Quarante-Huitième Année. — N° 137. Prix : 5 Centimes. Dimanche-Lundi 4-5 Avril 1915.

L'INDÉPENDANT
DES BASSES-PYRÉNÉES

TÉLÉPHONE 0.33 — JOURNAL RÉPUBLICAIN PARAISSANT TOUS LES JOURS EXCEPTÉ LE DIMANCHE — TÉLÉPHONE 0.33

ABONNEMENTS :

	3 Mois:	6 Mois:	1 An:
Pau, département et limitrophes.....	6 fr. »	10 fr.	20 fr.
Autres départements.....	6 fr. 50	12 fr.	24 fr.
Étranger.....	10 fr. »	18 fr.	36 fr.
Maires et Instituteurs des Basses-Pyrénées.....		8 fr.	16 fr.

RÉDACTION & ADMINISTRATION : 11, Rue des Cordeliers, PAU.
Rédacteur en chef : OCTAVE AUBERT
La direction politique appartient au Conseil d'Administration de la Société Anonyme de L'INDÉPENDANT
Tout ce qui concerne les Abonnements et les Annonces doit être adressé à PAU à M. Georges HAURET, Administrateur-Comptable.
A PARIS, aux diverses Agences pour les Annonces.
LES MANUSCRITS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS

ANNONCES :

Annonces judiciaires.....	20 c. la ligne
Annonces ordinaires.....	30 —
Réclames.....	50 —
Chronique locale ou Faits divers.....	1 franc.

Les Annonces de durée se traitent à forfait.

NOUVELLES OFFICIELLES

Samedi (matin).

Sur l'ensemble du front rien d'important n'a été signalé.

A 7 heures du matin, à l'est de Soissons un avion allemand a été abattu dans nos lignes. C'est le 3e en 24 heures.

Une escadrille de bombardement a lancé 33 obus sur les baraquements, les hangars et la gare de Vigneulles (Woëvre). La plupart des projectiles sont tombés en plein sur les objectifs. Nos avions ont été très violemment canonnés et de très près. Trois d'entre eux sont rentrés avec de grosses déchirures aux ailes, les autres ont reçu des balles de schrapnels dans les toiles. Aucun aviateur n'a été atteint. Tous les appareils sont revenus dans nos lignes sans accident.

Samedi (soir).

Dans la région de la Somme à la Boisselle et à Dompierre la guerre de mines s'est poursuivie avec un avantage marqué par nous.

Le nombre total des prisonniers faits au Bois Le Prêtre (nord-ouest de Pont-à-Mousson), du 30 mars au 1er avril, dépasse deux cent dont six officiers.

L'avion allemand, qui a été abattu hier matin, venait de jeter des bombes sur Reims. L'appareil a pris feu en atterissant, Les deux aviateurs, sains et saufs, ont été faits prisonniers.

NOUVELLES DE LA GUERRE

LA GUERRE AÉRIENNE

AMSTERDAM. — Une dépêche de Berlin annonce qu'un aviateur ennemi a paru au-dessus de Muhlheim (duché de Bade), à cinq heures trente hier soir, et a jeté des bombes qui ont causé des dommages matériels.

Hier soir, à sept heures, un aviateur a survolé Neuenburg, sur le Rhin, et a jeté trois bombes.

AMSTERDAM. — Les aviateurs alliés sont de nouveaux très actifs en Flandre. Ils ont endommagé le chemin de fer de Gand à Dixmude, près de Zarren et de Cortemarck.

DUNKERQUE. — Le combat aérien dans lequel Garros a abattu un aviatik au sud de Dixmude a commencé à une hauteur de 1.700 mètres et s'est terminé à 300 par la chute et l'incendie de l'appareil ennemi. Le pilote allemand a été retrouvé carbonisé.

LE GÉNÉRAL PAU EN GRÈCE

SALONIQUE. — Le général Pau a déclaré dans une interview :

« Je suis enthousiasmé de l'effort militaire de la Russie, dont nous apprécierons bientôt la puissance merveilleuse. Mon voyage a renforcé ma conviction dans la victoire finale. »

Le général Pau a dit encore que la Bulgarie avait intérêt à intervenir aux côtés de la Triple-Entente. Autrement, elle le regrettera.

EN TURQUIE

SALONIQUE. — On mande de Constantinople qu'une véritable bataille s'est engagée à Péra entre soldats turcs et allemands ; quatre allemands et un Turc furent tués et plus de vingt blessés des deux côtés.

Depuis le 21 mars on signale à Constantinople et sur la ligne du Bosphore quarante-sept assassinats. Les personnes assassinées sont en majeure partie des Allemands et des Autrichiens.

LES PRÉPARATIFS MILITAIRES DE LA HOLLANDE

ROTTERDAM. — On estime que la situation entre la Hollande et l'Allemagne est extrêmement critique, mais les Hollandais calmes et confiants en eux-mêmes, ne se montrent pas excités : ils ont foi dans leur gouvernement.

Les autorités militaires travaillent avec une énergie tranquille ; les soldats en congé ont été rappelés ; on a convoqué également des réservistes.

11.000 ALLEMANDS TUÉS EN CHAMPAGNE

CHALONS-SUR-MARNE. — 11.000 cadavres allemands auraient été trouvés dans les tranchées conquises par nous au cours de notre action en Champagne.

Les pertes totales de l'ennemi au cours de cette action seraient de 50.000 hommes, et les nôtres seraient de deux tiers plus faibles, par suite des contre-attaques acharnées de l'ennemi.

VAPEUR NORVÉGIEN TORPILLÉ

AMSTERDAM. — Le vapeur norvégien « Unita » est arrivé avec onze hommes appartenant à un vaisseau norvégien torpillé hier après-midi dans la mer du Nord par un sous-marin allemand.

CHALUTIER HOLLANDAIS BOMBARDÉ PAR UN HYDRAVION

AMSTERDAM. — Un chalutier hollandais qui pêchait paisiblement dans la mer du Nord a été attaqué par un hydravion allemand qui le survola, et, sans le moindre prétexte ni le plus léger avertissement lui lança une bombe. L'aviateur laissa tomber son projectile d'une altitude de 90 pieds, et ne manqua que d'une centaine de mètres le bâtiment hollandais, qui avait arboré le pavillon néerlandais. La bombe explosa au contact de l'eau et souleva une énorme colonne d'eau qui s'écroula sur le chalutier.

NEUF GÉNÉRAUX AUTRICHIENS ONT ÉTÉ PRIS AVEC PRZEMYSL

PETROGRAD. — La direction de l'état-major général communique :

« Les généraux suivants, de l'armée austro-hongroise, ont été faits prisonniers à Przemysl :

» Le commandant de la forteresse, général d'infanterie Hermann Kusmanek, chef de la 23e division de honved ; le feld-maréchal lieutenant Arpad Tamasi ; les feld-maréchaux lieutenants Karl Weizendorfer, Wilhelm Nikl ; les majors généraux Alfred Weber, Rudolphe Seide, Arthur Kaltnecker, Georg Komma et Friedrich Kloiber.

L'ATTAQUE DES DARDANELLES

LONDRES. — De Mytilène au « Daily Telegraph » :

Rien de nouveau n'est survenu depuis dimanche mais l'attaque des Dardanelles ne tardera pas à être reprise et l'on a confiance qu'elle réussira.

UN GRAND CONSEIL DE GUERRE

PETROGRAD. — Un grand conseil de guerre s'est tenu à Cracovie. Y assistaient : l'archiduc Eugène-Frédéric, chef d'état-major de l'armée autrichienne ; le ministre de la guerre d'Autriche-Hongrie ; le général Krobatine, chef d'état-major du maréchal Hindenburg, et enfin le général Mackenzen.

UN TRAITRE

PÉTROGRAD. — A la suite de renseignements signalant l'activité du lieutenant-colonel Miassoyedoff, interprète auprès de l'état-major de la dixième armée, cet objet fut l'objet de la surveillance.

Dès que cette surveillance eut confirmé les soupçons qu'on avait du caractère criminel de l'activité témoignée par le dit officier d'état-major, qui était en relations avec des agents d'une puissance ennemie, le lieutenant-colonel Miassoyedoff fut arrêté.

En même temps que lui, on arrêta d'autres personnes n'appartenant pas à l'armée et soupçonnées de la même activité criminelle.

L'instruction établit d'une façon péremptoire la culpabilité du colonel Miassoyedoff, qui en conséquence, fut traduit devant un conseil de guerre, pour répondre de l'accusation d'espionnage.

Le Conseil prononça contre lui une condamnation à mort et Miassoyedoff fut pendu.

L'instruction se poursuit en ce qui concerne les complices de l'officier traître. A mesure que sa culpabilité sera établie, chacun des prévenus sera traduit devant un tribunal compétent.

Voir la Dernière Heure à la Troisième Page.

Entrée d'une de nos tranchées de première ligne.

LA QUESTION DE LA VIANDE

Octave AUBERT.

Les dernières opérations navales.

(Officiel.)

Paris. — Voici le bulletin des opérations navales des derniers jours de mars.

Dans les Dardanelles. — Une série de mauvais temps a empêché la reprise des opérations actives aux Dardanelles. On a pu, cependant, continuer le dragage des mines dans la région du vestibule du goulet du Chanak

Le 26 mars, une division mixte de cuirassés anglais et français, accompagnée du croiseur russe « Askold », a bombardé, du golfe de Saros, les lignes fortifiées de Boulair.

Le 28 Mars la flotte russe de la mer Noire a bombardé efficacement les forts et batteries extérieures du Bosphore. Des torpilleurs, qui avaient essayé de sortir du détroit, ont dû y rentrer.

Autre événements. — Le « Desaix » a détruit par le canon, le 22 mars, le petit fort turc de Mowila, dans le golfe d'Akaba.

Le 28 mars, sur la côte de Syrie, le « D'Entrecasteaux » ayant envoyé visiter une barque à voile à la hauteur de Gaza, l'embarcation a été accueillie par des coups de feu tirés du rivage, qui ont tué un homme et grièvement blessé un autre. Le croiseur a immédiatement ouvert le feu et bombardé le village, le port et les troupes turques qui s'y trouvaient.

Le 22 mars, vers midi, le vapeur anglais « Southport » a été torpillé par un sous-marin allemand, dans le voisinage du bateau-feu du Royal-Sovereign.

Le vapeur hollandais « Médéa », allant de Salonique à Londres, a été coulé par le sous-marin « U-28 », le 25 mars, au large de Beachy-Head.

Le même jour, le vapeur anglais « Delmira », de Liverpool, a été attaqué par un sous-marin allemand qui l'a canonné et incendié. L'équipage a abandonné le navire qui est venu s'échouer à La Hougue, le 26 au matin. L'incendie a été éteint. Le bâtiment, renfloué, a été ramené à Cherbourg le 1er avril.

Le vapeur « Lezzio », qui a coopéré au sauvetage du « Delmira », rapporte avoir abordé (?) le sous-marin agresseur qui était le « U-37 », et avoir vu ensuite de larges nappes de pétrole à la surface de l'eau.

Le 27, vers dix-huit heures, le vapeur anglais « Aguila » a été torpillé au sud-ouest de Smalls. Vingt-trois hommes de l'équipage et trois passagers ont été noyés.

Dans l'après-midi du 28, le vapeur britannique « Bruxels » rencontra, près du bateau-feu de Maas, un grand sous-marin, allemand qui lui ordonna de stopper. Le « Bruxells ayant foncé dessus à toute vitesse, le sous-marin plongea précipitamment. On ne sait s'il a été coulé.

Le 28 mars, le paquebot anglais « Falaba » fut poursuivi et rattrapé, au commencement de l'après-midi, par un sous-marin. Dix minutes furent données pour évacuer le navire. Comme après ce laps de temps les embarcations n'avaient pas encore pu être mises à la mer, le sous-marin lança une torpille. Le « Falaba » coula en quelques instants. Il y avait à bord 120 hommes d'équipage et 144 passagers, que le sous-marin laissa périr sans secours. Un vapeur qui avait assisté au naufrage put toutefois recueillir 140 survivants.

Le 29, le vapeur anglais «Flaminian» a été torpillé et coulé. L'équipage a été sauvé par un vapeur danois.

Le 30, le vapeur « Crown-of-Castle » anglais, a été également coulé. L'équipage a été sauvé par le vapeur français « Magellan ».

Dans l'après-midi du 30 mars au large de Dieppe, un bâtiment de flottille de la deuxième escadre légère française a aperçu un sous-marin allemand naviguant en surface, l'a chassé aussitôt, l'a forcé à plonger, puis a canonné son périscope et manœuvré pour l'aborder. Il a passé au-dessus du sous-marin au moment où le périscope disparraissait et a constaté ensuite en cet endroit la présence d'une large nappe d'huile.

Dans la soirée du 28 mars, des navires allemands, s'approchant de Libau, ont tiré sur cette ville 200 coups de canon.

Le vapeur français « Emma », du Havre, a été coulé par un sous-marin allemand, le 31 mars, à dix heures Deux hommes de l'équipage, sur vingt-trois, ont été sauvés et ramenés à Douvres.

A la Chambre.

La Chambre a adopté sans débat une proposition de résolution invitant le gouvernement à prendre les mesures nécessaires pour qu'avant leur renvoi dans leurs foyers, les militaires susceptibles d'être réformés, en tant que semeurs de germes, c'est-à-dire atteints de localisation tuberculeuse rouverte (principalement dans l'appareil respiratoire), reçoivent des soins suffisants d'abord pour parer aux accidents immédiats de leur maladie et ensuite pour leur donner une éducation antituberculeuse assurant la sécurité de leur famille.

La Chambre a adopté ensuite une proposition de M. Dausette, substituant la responsabilité de l'Etat à celle des patrons dans les accidents du travail causés par les hostilités.

Elle a adopté sans modification le texte du Sénat sur les croix de guerre.

La Chambre a accepté sans modification le projet voté par le Sénat autorisant le gouvernement à rapporter les décrets de naturalisation obtenus par d'anciens sujets de puissances en guerre avec la France.

Les députés se sont enfin occupés du projet de loi ordonnant la déclaration des biens des sujets de puissances ennemies. Le projet a été adopté, et la Chambre s'est ajournée au 20 Avril.

JAMAIS UN DOUTE

Nous entrons dans le neuvième mois de la grande guerre et de nobles paroles retentissent encore à mon oreille ; elles furent prononcées devant moi par un professeur d'histoire d'un de nos lycées, tué depuis à la bataille de la Marne. C'était le soir du 1er août, dans le salon de Guéthary où cet universitaire, répondant aux plates condoléances d'une hambourgeoise mariée à un hidalgo madrilène, laissa tomber ces mots : « la France ne peut pas périr » et complétant sa pensée à une muette interrogation de la dame, il ajouta : « parce que la France, c'est l'Humanité ».

Le professeur était très calme, l'Allemande, étonnée, ne comprenait pas ; pour moi, j'étais radieux. Depuis cette courte scène, que d'événements tragiques, que de deuils d'une sublime tristesse, mais aussi que de gloire, que d'héroïsme ! Comme les mois de guerre suivant les mois, nous montrent la force, la vérité, la puissance de cette conviction de l'agrégé d'histoire ! Celui qui émit cette pensée spontanément, parce que sûrement ressentie toujours par lui, n'est plus, mais le drapeau ne passe-t-il pas de mains en mains, fièrement claquant au vent et les idées ne volent-elles pas dans l'espace, entrant dans la cérébralité générale comme l'air dans les poumons ? Et cette idée d'immortalité de l'âme française et de son identité avec l'humanité ne fait-elle pas partie intégrante de notre mentalité ?

Certes, à l'heure du premier choc de l'agression sauvagement préméditée après quarante-quatre ans de soigneuses préparations, nous n'étions pas absolument prêts ; avions-nous trop de confiance en notre bon droit ou pas assez de méfiance, nous, nation noble entre les nobles, devant les appétits à peine déguisés de l'Allemand ? Je ne sais, et je ne veux pas rechercher le pourquoi, d'ailleurs inutile en ces jours, car je suis enserré entre la censure qui ne plaisante pas et l'Union sacrée dont les exigences s'accentuent ; mais si nous soupçonnons plus ou moins que l'agression sans nous prendre au dépourvu rendait les préliminaires de notre défense plus difficiles, je mais, non jamais, nous n'eûmes un doute.

Dès la première minute de guerre, nous avons tous pensé, cultivés ou incultes, comme ce professeur d'histoire et chaque mois qui passe plus ou moins sanglant ou stagnant nous porte avec de nouveaux parfums de gloire des gages de plus en plus assurés de la victoire finale. Dès la première heure, alors que le tocsin ébranlait les beffrois de nos Hôtels-de-Ville et les clochers de nos temples, une seule âme s'est retrouvée en un seul cerveau intantanément, religieusement.

Certes, notre avenir sur les champs de bataille posait à nos yeux de redoutables problèmes, mais chacun de nous, comme chez tous, quelque chose irrésistiblement dominait ; c'était la confiance et, cette force primordiale, rien ne put l'entamer, ni les sous-entendus ni les imprudences des premiers communiqués, ni notre reculade de Mulhouse, alors que nous nous voyions déjà à Colmar, ni la funeste mais glorieuse bataille de Charleroi, ni la ruée formidable des innombrables corps d'armées allemandes vers Paris, notre admirable Paris.

Rien, rien n'est venu troubler la suprême sérénité de l'âme française, toujours endeuillée, mais jamais découragée. Tous nous avions compris la gravité du crime allemand ; nous ne comptions pas sur un miracle, mais, tous, nous savions que « la France était là », unie, indivisible, fauchée, broyée, souillée même, mais vivante plus que jamais et inébranlable ; et lorsque le génie de notre Joffre, joint au génie de tous les Joffre de nos armées, eut infligé à l'Allemand présomptueux l'inénarrable défaite que l'on sait, pas un Français ne fut étonné ; c'était prévu, attendu : cela devait arriver avec toutes les conséquences qu'une telle victoire devait entraîner.

Croyez vous, amis lecteurs, que si Paris eut été emporté par surprise par le Kaiser, croyez-vous que le désespoir se serait emparé de l'âme française ; non, votre âme, comme la mienne comme celle de nous tous eut envisagé la lutte pied à pied en province organisée par le gouvernement à Bordeaux. L'Angleterre suivait imperturbable, l'effort suprême eut été donné et il eut abouti.

S'il l'avait fallu, lentement mais sûrement, nous eussions violé la victoire. Il la fallait pour nous, nos alliés, l'Europe, l'humanité entière et notre humanité terrestre. Notre confiance n'a pu être entamée par la longue lutte insipide dans les tranchées ; la nation est demeurée patiente et héroïque : l'âme de nos soldats

LE BENJAMIN DES INVALIDES

Le marsouin J. M. Daujol le qui est, depuis quelques jours aux Invalides, le glorieux mutilé qui assista à la bataille d'Altkirch, Mulhouse, Namur, Charleroi et en Champagne, où les blessures qui l'ont réduit à nécessité l'amputation de deux jambes.

LES PIRATES ALLEMANDS

Le croiseur allemand « Prinz-Eitel-Frederich » qui est gardé à vue dans le port américain de Newport-News.

c'était notre âme. La France s'adapte à tout, car elle sait mettre la note d'héroïsme dans tout, dans la gouaillerie d'un sourire comme dans la drôlerie d'une répartie, dans la simplicité d'un geste comme dans la grandeur du silence réfléchi.

Vivre comme nous vivons depuis huit mois, du plus humble civil ou du plus modeste soldat, du citoyen le plus obscur ou au plus qualifié dirigeant, n'est-ce pas de l'héroïsme ? Tout notre passé de gloire, nous le revivons en le condançant dans notre présent qui fait pâlir les soleils historiques de nos mères antiques de Rome et d'Athènes.

En ces quelques mois de la grande guerre, nous avons synthétisé, dans les plis de notre drapeau, tout ce qu'il y a de bon, de beau, de grand, de fécond et d'immortel dans l'âme même de la terre, cette âme assouplie, « perfas et nefas », par trois cent mille ans d'épuration humaine.

ROSEVILLE DES GROTTES.

Espionnage.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs et aussi des autorités qui ont la lourde charge de la défense nationale sur le très intéressant article d'un de nos amis. Il vise un cas qui n'est peut-être pas isolé et qui appelle la vigilance de l'Etat-Major et du Gouvernement.

O. A.

Le journal « le Temps » s'élève avec raison contre la tendance d'une partie du public de dénoncer comme espions de bons citoyens inoffensifs à qui on cause à la légère des désagréments fort pénibles. A Paris, une fenêtre restée éclairée, en province, un nom d'apparence allemande, un accent étranger et même de moindres indices suffisent pour attirer le soupçon sur de très bons patriotes. Que l'on songe par exemple aux Alsaciens-Lorrains poursuivis en France comme Boches, la suprême injure pour eux !

Ce journal a pris la défense d'un Alsacien chargé de famille dont le père a servi le France en 1870, dont le frère, sous-officier dans l'armée ennemie a déserté pour s'engager dans nos rangs. Cet Alsacien, après avoir tenté de s'engager, malgré son âge, au début des hostilités, a été renvoyé avec tous les siens dans un camp de concentration avec des austro-allemands. Rebuté par les Français, persécuté par les détenus allemands qui connaissaient son patriotisme, il fut le plus malheureux des hommes jusqu'au jour où M. Barthou lui fit rendre la liberté.. Cette liberté est bien précaire s'il risque chaque jour d'être dénoncé par des gens d'un patriotisme soupçonneux et ignorant. Son accent n'est pas très pur — le nôtre l'est-il donc ? — et il reçoit par voie détournée des lettres de sa vieille mère restée en Alsace. Il sait qu'il n'en faut pas davantage pour le rendre suspect et il souffre de ne pouvoir prendre part ouvertement à nos espérances patriotiques. Est-ce ainsi que nous devons accueillir nos frères d'Alsace ? Suspects aux Allemands, suspects aux Français ! Si l'on y réfléchit, on conflit de nationalité.

Le cas de cet Alsacien est, hélas, loin d'être isolé. Les Alsaciens sont nombreux en France. Qui leur reprochera d'être restés fidèles à leur province puisqu'ils nous l'ont gardée française ?

Quand on pense à eux, comment comprendre et excuser par contre la tolérance officielle, que dis-je, l'accueil empressé dont jouissent des Allemands plus ou moins déguisés qui vont jusque sur le front nous espionner avec la haute recommandation du gouvernement et sous la conduite de nos plus aimables officiers d'état-major ?

Tel est pourtant le cas d'un certain Max R. Funke qui vient d'écrire une partie de ses impressions dans la revue allemande « Marz », de Munich, dont il est un collaborateur soi-disant allemand-américain.

Cet obervateur se loue du gracieux accueil qu'on lui a fait, des facilités qu'on lui a données pour se renseigner. On l'a conduit à Belfort qui n'a encore reçu, dit-il, que la visite des taubes en attendant que son heure arrive comme Maubeuge. Puis, dans une confortable auto on l'a conduit en Alsace à travers les ouvrages de défense qu'il note soigneusement. En passant, il voit des soldats français arracher le poteau frontière et il a le cœur ulcéré en voyant ce symbole de la patrie germanique qui finit par tomber, toutefois « non sans une certaine noblesse ». Quand il quitte l'Alsace, la nuit, il voit briller au-dessus des lignes allemandes Jupiter, l'étoile de Bethléem, étoile de victoire, l'étoile annonciatrice de victoire.

De là, on le conduit à Verdun où le commandant de la place très aimablement lui fait visiter les forts avancés et lui dit que Verdun est le pivot du front français et que le plan de notre état-major est de s'y maintenir à tout prix. On visite les forts de Souville, de Tavannes, etc. « Ensuite, dit-il, par Chatillon et Watronville nous arrivons à Haudiomont où nous faisons halte car la ligne de feu est tout proche. Très près de nous sont disposées quatre batteries de 120 et 155 millimètres qui tirent sur les lignes allemandes de l'autre côté de la colline isolée et boisée. »

Voilà qui est clair, n'est-ce pas ? Ces batteries sont bien repérées et si nous apprenons qu'elles ont été détruites, que nos braves artilleurs sont morts à leurs pièces dans une brusque rafale de mitraille, nous saurons que M. Funke se frotte les mains.

Aussi, comme il se moque agréablement de nos terribles toriaux et de leur zèle à vérifier scrupuleusement les laissez-passer ! En vérité, il n'a pas tout-à-fait tort.

Notre reporter voit ensuite des villages, des villes en ruines. Vous ne savez pas qui a fait cela ? Ce sont nos troupes. C'est elles qui ont chassé et fusillé les habitants. Ah, quand on saura cela en France ! Mais on mettra évidemment toutes ces atrocités sur le compte des Allemands qu'on dénoncera au monde civilisé.....

Voilà ce qu'a observé notre hôte. Quand il voit un avion allemand sur nos lignes son cœur bat très fort dans la crainte qu'on ne l'atteigne. Quand il rencontre des prisonniers allemands il lève son chapeau. Pour nous il n'a que du mépris.

La revue où cela est imprimé en bonne place avait dans son programme de travailler au rapprochement avec la France. Nous comprenons quel est ce rapprochement. Il consiste à nous envoyer un espion pour repérer nos batteries et noter nos travaux de défense.

Cela ne nous surprend pas mais ce ce qui est surprenant et inadmissible c'est que nous lui facilitions la besogne.

C. C.

CAUSERIE

Depuis le commencement de cette guerre, nous allons de surprise en surprise, mais les esprits les moins préparés à ses horreurs doivent bien se rendre à l'évidence. Les anciens, ceux qui se souviennent pour l'avoir vécue de la guerre de 1870, conservaient encore quelques illusions sur la mentalité du peuple allemand. A tout prendre, ils rejetaient une part très grande de la responsabilité sur les fautes et les imprévisions de Napoléon le Petit. Bismarck lui avait tendu un piège. Nous n'étions pas prêts. Nous étions dégoûtés d'un régime, né d'un parjure ; il devait sombrer dans la boue. Pour sauver l'honneur de nos armes, si légèrement compromis dans une aventure, des généraux comme Faidherbe et Chanzy, des hommes comme Gambetta et de Freycinet, firent des prodiges. Des armées improvisées, sans armes, sans fourniment, sans chefs, hélas ! firent encore bonne figure et sauvèrent la face. Mais il faut bien le dire la confiance manquait. On luttait pour la Patrie, pour en arracher les lambeaux à l'ennemi, mais la foi manquait et la rage du désespoir se brisa contre une organisation savante à laquelle l'imprévision du régime n'avait à opposer que des intrigues de généraux et de courtisans, incapables de galvaniser des hommes prêts à combattre jusqu'au dernier souffle. A notre sentimentalisme, Bismarck opposa le cynisme brutal du reître vainqueur. Il dicta les conditions. La France perdit l'Alsace et la Lorraine et paya la rançon.

Il y a 45 ans de cela.

Enorgueillis de leurs succès, les Allemands qu'ont-ils fait depuis lors ? Le traité de Francfort, en leur donnant l'Alsace moins Belfort et une partie de la Lorraine, nous plaçait en infériorité pour nos relations économiques et pendant près de vingt ans, peut-on dire, la France se débattit pour reprendre sa place dans la concurrence mondiale. Ce temps fut mis à profit par les boches pour s'enrichir à ses dépens et à son détriment. Que leur fallait-il de plus ? Ils avaient pris une avance incontestable sur des terrains battus et préparés par nous. Nous cherchions des moyens d'expansion dans les pays incontestés, inexplorés, où le génie de la France réussissait à s'implanter. Sans esprit d'hostilité, gardant au fond du cœur le souvenir tenace des provinces perdues, nous suivions de loin les armements continuels de l'Allemagne en prénant de simples mesures de sauvegarde, imposées par ce voisin jaloux de notre renaissance.

De temps à autre des coups de théâtre comme l'affaire Schnœblé, la boutade de Guillaume à Tanger, le coup d'Agadir, secouaient notre trop confiante torpeur. Nous sentions que la bête allemande avait des accès de jalousie et d'orgueil. La bête, c'était le Kaiser et on lui passait ses accès sans y attacher une grande importance. Après avoir agité son sabre Guillaume faisait mine de se rassénérer. Il envoyait des dépêches de condoléances ou des décorations, suivant le cas, chaque fois que l'occasion s'offrait à lui de chercher à nous donner le change sur ses sentiments à notre égard.

Toutes ces démonstrations, bonnes ou mauvaises, lui semblaient personnelles car, en France, — exception faite des diplomates et des hommes du gouvernement, seuls bien placés pour connaître le dessous des cartes, — l'opinion se faisait une fausse idée de la mentalité allemande. Elle était loin de supposer que le Kaiser l'incarnait. Aussi a-t-il fallu pour faire tomber nos illusions, que la guerre nous montrât l'âme allemande telle qu'elle est : l'analyse en est inutile. Les faits sont là !

Peuple imbu de l'idée indéracinable de sa supériorité, l'Allemand se considère comme l'élu de Dieu pour dominer tous les peuples et leur imposer sa kulture par la force. Il sera le maître et les nations ses esclaves. Folie collective, mégalomanie invétérée, lésion définitive, incurable ! Je ne sais dans quelle feuille j'ai lu ce petit fait, si grand par la déduction qu'il impose :

Sur sa voiture, celle qui le promène d'un front à l'autre, Guillaume a fait apposer cette inscription : « Wilhelm empereur de l'Univers ! » Quelque invraisemblable que cette marque insensée d'orgueil apparaisse, tellement elle est naïve dans sa stupidité, il faut bien l'admettre car elle est la conséquence logique du développement fatal de la folie dont il est atteint.

Fort heureusement, la France de 1914 n'a pas été surprise comme le fut celle de 1870. Prête à la défense, elle a bien vite compris que le Kaiser et ses boches se ruaient sur elle pour l'exterminer, à la façon des assassins et des voleurs de grand chemin. Disciplinée, conduite par des chefs qui donnent chaque jour la mesure de leur supériorité, animée du courage que donne le bon droit et de la confiance que donne la certitude de la victoire, l'armée française, la France tout entière, fonce sur l'ennemi, sur le barbare sans foi ni loi, sur ces tous furieux opprobre de l'humanité.

Jacques BONHOMME.

De la destinée des Colonies Allemandes.

De toutes les colonies que l'Allemagne enfin revenue du dédain de Bismarck, s'était depuis vingt ans hâtée de créer en Océanie, en Chine, en Afrique, deux seules nous intéressent : Le Togo et le Cameroun, dans le golfe de Guinée, sur la côte occidentale d'Afrique.

Tous les archipels allemands d'Océanie sont déjà confisqués par les Anglais d'Australie et de Nouvelle-Zélande. Les Japonais ont, de haute lutte, enlevé Kiao-ou Tchéou, sur la mer de Chine. En Afrique, le Sud-Ouest allemand compètera naturellement et justement l'union Sud-Africaine anglaise. Du sort de l'Afrique orientale germanique, les Belges et les Anglais, voisins, pourront décider. A toutes ces tractations nous n'aurons guère à voir. Le Togo est déjà conquis et son administration est anglaise à l'ouest, française à l'est. Une entente amicale décidera où devra passer la frontière désormais commune entre le Gold Coast et le Dahomey. Mais quel sera le sort du Cameroun ? Voilà qui nous intéresse au plus haut point.

Qui ne se rappelle la douloureuse amputation subie il y a trois ans par notre Afrique équatoriale au profit précisément du Cameroun ? L'ambition germanique était de constituer une immense Afrique équatoriale, de l'Atlantique à l'Océan Indien, en prenant, à la France d'abord, puis à la Belgique, tous les territoire séparant actuellement le Cameroun de l'Afrique orientale allemande. Trente millions d'hectares de terre française, l'embouchure du Rio-Mouny, la banlieue de Libreville, notre capitale du Gabon, toute la vallée de la Sanga, acquisition du glorieux de Brazza, et les vallées adjacentes jusqu'à l'Oubangui, constituèrent une emprise que nos voisins considéraient cependant comme simple hors-d'œuvre du repas qu'ils comptaient faire à nos dépens.

Depuis l'ouverture des hostilités, la situation s'est modifiée. Tous les territoires cédés en 1911 ont été réoccupés par nos troupes. Une expédition anglo-française a saisi la capitale allemande. Tout le littoral du Cameroun a été évacué par l'ennemi, et celui-ci, repoussé tions et de tout ravitaillement, devra forcément capituler. Par l'est aussi, il est assailli, et le général Largeau, à la tête des troupes du Tchad, prend à revers les Allemands du Cameroun. Assiégés dans Garoua, ils devront céder un jour ou l'autre.

Mais la conquête achevée, la paix faite, que deviendra le Cameroun ?

La réponse se fait d'elle-même. Qu'on jette, en effet, sur la carte, un coup d'œil. Le Cameroun apparaît comme le complément naturel et indispensable de notre Afrique équatoriale. Il forme barrière entre la vallée de la Sanga et de l'Océan. De même que le sud-ouest allemand est le complément du sud-africain anglo-boer, le Cameroun est le complément géographique de notre Afrique centrale.

Par lui passe la voie d'accès direct au Tchad. Depuis vingt ans nous nous évertions, et à quel prix, à ravitailler nos territoires du Chari et du Tchad. Des budgets entiers ont fondu dans ces entreprises et de nombreuses tribus, sous le fait du portage à tête d'homme, y ont péri. A la veille de la déclaration de guerre, le Parlement votait encore des millions pour amorcer des voies ferrées vers le centre africain.

Que restera-t-il, après la guerre, des projets si laborieusement échafaudés pour doter l'Afrique équatoriale de voies plus rapides et moins ruineuses ? Rien sans doute, car on aura alors un emploi plus immédiat et moins risqué de capitaux raréfiés et plus exigeants. Heureusement l'annexion pure et simple du Cameroun donnera à la question des voies d'accès au centre africain la solution la plus rationnelle et la plus économique.

Déjà, en effet, les Allemands, qui avaient entrepris en grand le développement du Cameroun (800.000 kmr et 2 millions 1/2 d'habitants, budget 20 millions, comerce 65 millions), poussaient evrs l'intérieur deux voies ferrées. Le Nordbahn vers le Tchad et le Mittelbahn vers la Sanga. Ils songeaient aussi à un Sudbahn, le long de notre Gabon ; mais, finalement, ils délaissèrent ce dernier, préférant sans doute nous voir construire notre ligne, de Libreville à Ouesso, pour en recueillir gratis tous les profits.

Avec l'adjonction du Cameroun à notre Afrique équatoriale, plus besoin de nous lancer dans des constructions de voies inutiles et onéreuses. Le but stratégique, qui est le principal, le but économique, par surcroît, c'est d'atteindre le Tchad. Or, pour ce faire, aucune voie ne vaudra le Nordbahn du Cameroun. On l'exploitait déjà avant la guerre, sur 130 kilom. Qu'on le continue et qu'on l'achève au plus tôt ! Que sur cette ligne on porte les efforts et les crédits de la ligne de Libreville à Kandjama, qu'on porte aussi ceux qu'on aurait voulu consacrer à un chemin de Loango à Brazzaville.

Ne sera-t-il pas facile et économique, quand on remaniera la carte d'Afrique, de s'entendre avec la Belgique pour une exploitation en quelque sorte commune du chemin de fer de Matadi au Stanley-Pool ? La communion de souffrance et de gloire qui nous unit à la Belgique actuelle doit porter ses fruits aux rives du Congo comme dans les plaines de Flandre et sur les bords du Rhin.

Est-ce que, dès l'origine, les Belges ne nous avaient pas offert de le construire à frais communs, ce chemin de fer destiné à ouvrir au trafic l'immense bassin du Congo ? Réparons aujourd'hui l'erreur de notre refus d'hier, et gardons-nous d'une concurrence impolitique et en réalité sans profit. La voie du Nord-Cameroun ravitaillera plus vite et à moins de frais le centre africain que la longue route Congo-Oubangui.

La raisono géographique et la raison économique suffisent à motiver l'annexion du Cameroun à l'Afrique équatoriale française ; mais à cette solution du problème qui nous intéresse, n'y a-t-il pas une raison de justice ? Est-ce que l'Allemagne n'affichait pas cyniquement son dessein de prendre nos colonies et de joindre à son Cameroun notre Congo ? C'est le Cameroun qui s'ajouterait au Congo ; pour se faire en sens inverse, la fonction n'en serait que plus logique. Quant aux natifs, ils ne pourraient que se réjouir puisqu'ils fuyaient le régime allemand pour conserver le nôtre.

Au reste, les négociateurs du futur traité de paix ne manqueront pas d'arguments pour ajuster les frontières qui circonscriront désormais dans le continent africain les sphères nouvelles de l'activité colonisatrice des puissances européennes.

J. LEMAIRE,
Gouverneur Général honoraire des Colonies,
ancien Gouverneur du Congo.

Le Fer du Rhin.

L'Allemagne tient à l'Alsace-Lorraine ; on a dit, il y a quelques années, qu'une politique de rapprochement entre Paris et Berlin nous aurait rendu, au prix de quelques compensations coloniales, la « terra perdita », les deux fiers départements que, cette fois, nous nous faisons forts d'arracher à l'étreinte teutonne.

Quelle erreur ! jamais l'Allemagne n'aurait rendu à la France l'Alsace et la Lorraine.

Lisez l'article publié récemment dans le « Correspondant » : « L'Allemagne et le Fer » et vous comprendrez que jamais rêve ne fut plus chimérique que celui qui voulait redonner pacifiquement à notre pays la rive gauche du Rhin.

L'Alsace-Lorraine est, en effet, le berceau de l'essor industriel et commercial du peuple allemand. Le Rhin, dont les flancs majestueux contiennent des trésors de minerai, a roulé des flots d'or pour nos ennemis. S'ils ne nous avaient pas pris, en 1871, ces territoires si riches et si fertiles, leur développement métallurgique, source indiscutable de leur prospérité économique, aurait été considérablement retardé.

Songez qu'en 1912 seulement, sur 27 millions 199.000 de tonnes de minerai de fer extraites du sol allemand, 20.083.000 le furent des seules mines de la Lorraine annexée, et vous comprendrez aisément que non-seulement l'orgueil germanique, mais encore son intérêt le plus impérieux lui interdisent d'envisager un seul instant l'éventalité de la perte de la Lorraine. Ce serait le coup de grâce pour son industrie métallurgique, et partant pour sa prospérité générale et pour sa « kolossale armée ».

D'autre part, l'Allemagne est encore tributaire de l'étranger pour environ 11 millions de tonnes de minerai de fer, et c'est d'ailleurs pour cela qu'elle avait acheté en partie nos mines du Calvados et les exploitait d'une façon si intensive en ces dernières années. Mais, de notre côté, nous tirons encore annuellement du seul département de Meurthe-et-Moselle 14 à 15 millions de tonnes de minerai de fer, tandis que les mines du Nord et du Pas-de-Calais nous donnent 27 à 28 millions de tonnes de houille.

Les Allemands savent fort bien cela.

C'est la raison pour laquelle ils ne seraient pas fâchés de parachever l'œuvre commencée en 1870-71. L'Alsace-Lorraine ne leur suffit plus ; l'annexion des départements de la Meurthe-et-Moselle, du Nord et du Pas-de-Calais feraient maintenant tout à fait leur affaire.

Ils avouent que la brèche ouverte par Krupp, il y a quarante-cinq ans, a donné un essor immense au commerce allemand dans le monde ; la guerre de 1914-1915 avait pour but d'élargir tant soit peu la brèche. Elle s'élargit, en effet, mais, cette fois, c'est pour que nous y passions.

LA ROUVRAYE.

LES OPÉRATIONS RUSSES

Pétrograd. — (Communiqué du grand Etat-major). — Sur le front, à l'ouest du Niémen, nous avons remporté le 31 mars un succès essentiel sur les Allemands. Dans la région de Krasna, à l'ouest de Sinno, l'ennemi a entamé une rapide retraite obstinément pressé par nos troupes.

Dans les Carpathes, notre offensive continue avec des résultats très substantiels.

Nous avons atteint, le 30 mars, la région de Volia-Mitchova et Lutoviska.

Dans la région de Volia-Mitchova, nos troupes ont escaladé des escarpements de montagne presque à pic avec de la neige jusqu'aux reins, en combattant obstinément dans des forêts enchevêtrées de fils de fer. Elles ont délogé les Autrichiens pas à pas de leurs tranchées et se sont emparées d'une série de hauteurs fortifiées dont la chaîne principale est Veskid.

Dans la direction de Loviska, malgré le feu violent de l'ennemi et la masse de neige, nous avons également délogé les Autrichiens de leurs positions, à l'ouest de Nastezne et au sud-est de Dvernikow.

Le 30 mars, nous avons capturé dans les Carpathes plus de 80 officiers et 5.600 hommes, 4 canons, 14 mitrailleuses.

Dans la direction de Chotine, plusieurs bataillons autrichiens qui occupaient une position fortifiée dans la région des villages de Szilowey et Malincy, ont été, le 30 mars, entourés par nos troupes et partiellement exterminés. Leurs débris, s'élevant à 1.500 hommes, ont été faits prisonniers.

LE TIMBRE « PRO PATRIA »

Le timbre humide portatif « Pro Patria » est constitué essentiellement par la devise « Pro Patria. »

A cette devise, les associations diverses et les particuliers peuvent en ajouter une autre de leur choix ; nous publions ci-dessous une liste de formules à titre d'indication. Les associations peuvent s'approprier le timbre en y inscrivant leur nom ; ce sera pour elles un puissant moyen de propagande.

Le timbre « Pro Patria » se prête à toutes les formes.

Le timbre se fait en « montre » fermée et en boîte, avec tampon à l'intérieur, ou en griffe, avec tampon séparé.

Le timbre se place sur tout objet supportant la publicité ; à l'intérieur et surtout à l'extérieur des lettres, sur les factures et acquits ; sur les prospectus ; sur les colis. L'imagination a libre carrière pour rechercher les emplacements les meilleurs.

Comme nous avons eu soin de le dire, le timbre « Pro Patria » dont nous ne revendiquons que l'idée n'est la propriété de personne. MM. les fabriquants peuvent donc l'établir et le vendre en toute liberté, sans autorisation ou redevance d'aucune sorte. Très volontiers, nous publierons les noms de ceux d'entre eux qui ont pris ou prendront cette initiative, cette publicité n'engageant en rien notre responsabilité, strictement limitée au lancement d'une idée très simple, mais dont la réalisation peut avoir les plus heureuses conséquences.

Nos lecteurs trouveront dans le Bottin la liste de fabricants de timbres : ils feront leur choix à leur gré. Plusieurs fabricants nous ont fait savoir qu'ils avaient établi des spécimen de timbres. Voici leurs adresses : MM. Paul Deguise, 148-150, rue Montmartre ; M. Favin, 18, passage du Caire ; B. Pruvost, 4, rue Chapon ; A. Sanglier, 23, rue Vivienne ; A. Siffert, 12, rue Fontaine-au-Roi ; Brulé, à Sceaux (Seine) et 18, passage Bourg-l'Abbé, à Paris ; M. Thibesard, 23, rue Vieille-du-Temple. Nous ne pouvons qu'engager leurs confrères de Paris et des départements à imiter leur exemple ou à s'adresser à eux ; ils permettront ainsi à nos amis de partout de leur adresser des commandes.

Légendes proposées.

La France lutte pour le droit.
Jusqu'au bout pour le droit.
La France défend le droit des peuples.
La cause de la France est celle de l'humanité.
Sans défaillance jusqu'à la victoire.
La nation et l'armée ne font qu'un.
Nous voulons la paix glorieuse, réparatrice et définitive.
En face de l'ennemi l'union de tous les citoyens s'impose.
La loi de trois ans est une loi de salut national.
A son héroïque armée, la France reconnaissante.
L'union nationale est la condition de la victoire.
En face du danger commun, la France est une et indivisible.
L'âme française est inébranlable dans son unité et dans sa foi.
Demain une France nouvelle transformée par le sang de ses fils.
L'histoire dira : Guillaume II le maudit.
Nos femmes outragées, nos vieillards et nos enfants assassinés crient vengeance.
Contre la barbarie destructive et impie organisons la croisade du droit et des armes.
Isolons l'Allemagne. Vive la France et ses alliés.

Un fabricant, M. Deguise, propose la légende si-dessous qu'il a établie ainsi :

PRO PATRIA
Jusqu'au bout
pour la France
et pour l'Humanité

Nous engageons vivement nos Comités et nos amis à se procurer au plus tôt et à faire connaître autour d'eux le Timbre « Pro Patria ». Il s'agit d'une dépense des plus minimes et des plus utiles.

Le Timbre « Pro Patria » ne peut être confondu avec les timbres de propagande comme celui de la Croix-Rouge, et il ne peut leur porter préjudice. Il est essentiellement gratuit. Tout possesseur d'un appareil en caoutchouc et d'un tampon peut le multiplier à l'infini dans la forme qu'il aura choisie.

« SUCCÈS PROCHAIN »

On a beaucoup remarqué que dans la lettre qui vient d'adresser au Président de la Société des Gens de Lettres, le général Joffre parle de la confiance inébranlable des troupes dans le « succès prochain ».

Nouvelles Diverses.

Sir Edward Grey, ministre des affaires étrangères, prenant trois semaines de vacances, M. Asquith, premier ministre, remplira les fonctions de ministre des affaires étrangères.

— Une jeune fille, Julienne David, âgée de vingt-deux ans, bonne à Pontoise, chez M. Ballagny, place Notre-Dame, a été trouvée morte hier dans une baignoire, à la suite d'une congestion.

— Un aiguilleur de la Compagnie de l'Est, M. Henri Matz, qui était de service au poste de la bifurcation des lignes de Paris à Strasbourg et de Paris à Reims, près de la gare de Changis-Saint-Jean, s'est laissé surprendre par un train allant dans la direction de Château-Thierry, la nuit dernière, vers une heure. Tamponné par la locomotive, le malheureux aiguilleur a été tué sur le coup.

— Descendu courageusement à une très basse altitude et bravant les shrapnells et les balles, un aviateur allié a lancé mardi cinq bombes explosives sur le bassin de Bruges, point terminus du Ship Canal et utilisé comme abri pour les sous-marins.

— L'Alemagne et l'Autriche, quand M. Vénizélos était encore au pouvoir, lui proposèrent une attaque commune avec la Bigarie contre la Serbie. M. Vénizélos répondit que la Grèce était un trop petit pays pour commettre une aussi grande infâmie.

— Au Bourget, un ouvrier de l'usine électro-mécanique, M. Emile Sizaire, âgé de vingt-huit ans, ayant accidentellement heurté le pivot de la perceuse, a eu la tête littéralement arrachée.

— Mgr Menestes, évêque de Dijon, a succombé aujourd'hui aux suites d'une congestion du foie consécutive à une fièvre muqueuse. Il était né en 1856 à Laplume (Loi-et-Garonne), et était évêque de Dijon depuis le 17 septembre 1911.

— A Senoches, une fillette de treize ans et demi, Marthe Leloidier, est tombée dans un puits profond de 21 mètres et s'y est noyée.

— Durant la nuit dernière, plusieurs incendie dans le parc de Chambord. Il y avait quatre foyers, assez éloignés l'un de l'autre, à une distance moyenne de deux kilomètres du château. Cent hectares environ du bois ont été la proie des flammes.

— A Sargelles, une petite fille de trois ans vient d'être victime d'un odieux attentat de la part d'un journalier, Charles D..., âgé de quinze ans, qui a été écroué à la prison de Pontoise.

Nouvelles Locales et Régionales.

Nos ateliers étant fermés pour les fêtes de Pâques, l'INDÉPENDANT ne paraîtra pas lundi soir.

CE QU'IL NE FAUT PAS ENVOYER AUX PRISONNIERS

Dans bon nombre de camps de prisonniers en Allemagne les commandants se refusent à remettre certains objets à nos internés

Nous engageons les familles qui ont des leurs dans les gêoles allemandes de s'abstenir d'envoyer aux chers prisonniers les objets et aliments désignés ci-après :

Camp de Hameln : Outils, ciseaux, couteaux, fourchettes habillements civils, cravates, articles de toilette, rasoirs, limes à ongles.

(Les paquets destinés aux prisonniers qui ont été transférés dans un autre camp seront réexpédiés sans frais, les colis qui ne pourront pas être distribués seront retournés à l'expéditeur sans frais).

Camp de Konigsbruck : Vêtements civils, uniformes et cravates, cacao, tablettes de chocolat, marmelade et fruits sont admis s'ils sont envoyés d'un pays étranger, mais ils ne le sont pas s'ils sont achetés en Allemagne.

(Les colis sont renvoyés aux prisonniers qui sont transférés dans un autre camp, l'adresse exacte est essentielle).

Camp de Quedlinburg : Eau de Cologne, tabac, cigarettes, chocolat et livres anglais.

Camp de Celle : Les livres sont prohibés, mais on peut en envoyer par les soins de la Kommandantur, s'ils proviennent de libraires allemands.

(La réexpédition et le renvoi des colis aux prisonniers de guerre sont faits sans frais.

Camp de Friedberg : Livres en langue anglaise.

Camp de Wittenberg : Tabac, cigares et cigarettes.

Camp de Friedrishsfeld : Eau de Cologne, viande de conserve, poisson en conserve et li vres anglais, s'ils concernent la politique.

Camp d'Altengrabov : Eau de Cologne, tabac, cigares, cigarettes, pudding, fruits, viande et poisson en conserve, beurre, fromage, photographies et livres.

Camp de Wahn : Les livres de petites dimensions.

Camp de Senne : Tabac, cigares et cigarettes.

Camp de Crefeld : Les livres contre l'Allemagne ou qui contiennent des faits d'actualité.

Camp de Schneidemuth : Les livres imprimés en anglais concernant la politique et les uniformes.

Camp de Gustrow : Photographies et livres.

Camp de Soltau : Les livres, s'ils ont une tendance antiallemande.

Camp de Ruhleben : Les boissons alcooliques, la nourriture de luxe, la bière et le chocolat.

Camp de Torgau : Tabac, cigares, cigarettes et chocolat.

Camp de Burg (près de Magdebourg) : Puddings, s'ils doivent être cuits, et les fruits frais.

Camp de Doberitz : Des vêtements civils, des livres, des fruits, des aliments de luxe.

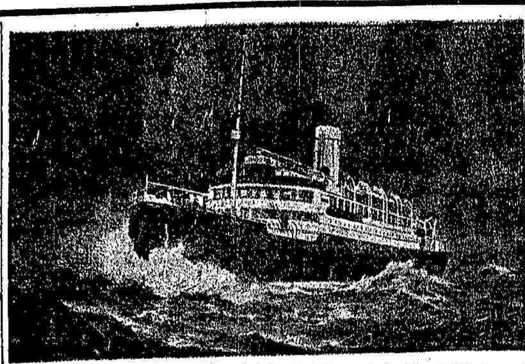
Dans les camps de Osnabruck, Erfurt, Ohrdruff, Wurtzbourg, Zossen, Dobeln et Blankenburg, rien n'est prohibé.

LES MOBILISES DES CLASSES 1914 et 1915 et LES USINES

M. Bras, député, a demandé au ministre de la guerre : 1° Quel sera le sort des jeunes gens des classes 1914 et 1915 qui sont mobilisés dans les usines travaillant pour l'armée ; 2° S'ils seront libérés avec leur classe, ou s'ils feront, après le départ de leurs cama-

Quelques prisonniers boches faits aux derniers combats.

LES PIRATES ALLEMANDS



Le croiseur allemand « Prinz-Eitel-Frederich » qui est gardé à vue dans le port américain de Newport-News.

c'était notre âme. La France s'adapte à tout, car elle sait mettre la note d'héroïsme dans tout, dans la gouaillerie d'un sourire comme dans la drôlerie d'une répartie, dans la simplicité d'un geste comme dans la grandeur du silence réfléchi.

Vivre comme nous vivons depuis huit mois, du plus humble civil ou du plus modeste soldat, du citoyen le plus obscur ou au plus qualifié dirigeant, n'est-ce pas de l'héroïsme ? Tout notre passé de gloire, nous le revivons en le condensant dans notre présent qui fait pâlir les soleils historiques de nos mères antiques de Rome et d'Athènes.

En ces quelques mois de la grande guerre, nous avons synthétisé, dans les plis de notre drapeau, tout ce qu'il y a de bon, de beau, de grand, de fécond et d'immortel dans l'âme même de la terre, cette âme assouplie, « perfas et nefas », par trois cent mille ans d'épuration humaine.

ROSEVILLE DES GROTTES.

Espionnage.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs et aussi des autorités qui ont la lourde charge de la défense nationale sur le très intéressant article d'un de nos amis. Il vise un cas qui n'est peut-être pas isolé et qui appelle la vigilance de l'Etat-Major et du Gouvernement.

O. A.

Le journal « le Temps » s'élève avec raison contre la tendance d'une partie du public de dénoncer comme espions de bons citoyens inoffensifs à qui on cause à la légère des désagréments fort pénibles. A Paris, une fenêtre restée éclairée, en province, un nom d'apparence allemande, un accent étranger et même de moindres indices suffisent pour attirer le soupçon sur de très bons patriotes. Que l'on songe par exemple aux Alsaciens-Lorrains poursuivis en France comme Boches, la suprême injure pour eux !

Ce journal a pris la défense d'un Alsacien chargé de famille dont le père a servi la France en 1870, dont le frère, sous-officier dans l'armée ennemie a déserté pour s'engager dans nos rangs. Cet Alsacien, après avoir tenté de s'engager, malgré son âge, au début des hostilités, a été renvoyé avec tous les siens dans un camp de concentration avec des austro-allemands. Rebuté par les Français, persécuté par les détenus allemands qui connaissaient son patriotisme, il fut le plus malheureux des hommes jusqu'au jour où M. Barthou lui fit rendre la liberté.. Cette liberté est bien précaire s'il risque chaque jour d'être dénoncé par des gens d'un patriotisme soupçonneux et ignorant. Son accent n'est pas très pur — le nôtre l'est-il donc ? —et il reçoit par voie détournée des lettres de sa vieille mère restée en Alsace. Il sait qu'il n'en faut pas davantage pour le rendre suspect et il souffre de ne pouvoir prendre part ouvertement à nos espérances patriotiques. Est-ce ainsi que nous devons accueillir nos frères d'Alsace ? Suspects aux Allemands, suspects aux Français ! Si l'on y réfléchit, on conflit de nationalité.

Le cas de cet Alsacien est, hélàs, loin d'être isolé. Les Alsaciens sont nombreux en France. Qui leur reprochera d'être restés fidèles à leur province puisqu'ils nous l'ont gardée française ?

Quand on pense à eux, comment comprendre et excuser par contre la tolérance officielle, que dis-je, l'accueil empressé dont jouissent des Allemands plus ou moins déguisés qui vont jusque sur le front nous espionner avec la haute recommandation du gouvernement et sous la conduite de nos plus aimables officiers d'état-major ?

Tel est pourtant le cas d'un certain Max R. Funke qui vient d'écrire une partie de ses impressions dans la revue allemande « Marz », de Munich, dont il est un collaborateur soi-disant allemand-américain.

Cet observateur se loue du gracieux accueil qu'on lui a fait, des facilités qu'on lui a données pour se renseigner. On l'a conduit à Belfort qui n'a encore reçu, dit-il, que la visite des taubes en attendant que son heure arrive comme Maubeuge. Puis, dans une confortable auto on l'a conduit en Alsace à travers les ouvrages de défense qu'il note soigneusement. En passant, il voit des soldats français arracher le poteau frontière et il a le cœur ulcéré en voyant ce symbole de la patrie germanique qui finit par tomber, toutefois non sans une certaine noblesse ». Quand il quitte l'Alsace, la nuit, il voit briller au-dessus des lignes allemandes Jupiter, l'étoile annonciatrice de victoire, l'étoile de Bethléem.

De là, on le conduit à Verdun où le commandant de la place très aimablement lui fait visiter les forts avancés et lui dit que Verdun est le pivot du front français et que le plan de notre état-major est de s'y maintenir à tout prix. On visite les forts de Souville, de Tavannes, etc. « Ensuite, dit-il, par Chatillon et Watronville nous arrivons à Haudiomont où nous faisons halte car la ligne de feu est tout proche. Très près de nous sont disposées quatre batteries de 120 et 155 millimètres qui tirent sur les lignes allemandes de l'autre côté de la colline isolée et boisée. »

Voilà qui est clair, n'est-ce pas ? Ces batteries sont bien repérées et si nous apprenons qu'elles ont été détruites, que nos braves artilleurs sont morts à leurs pièces dans une brusque rafale de mitraille, nous saurons que M. Funke se frotte les mains.

Aussi, comme il se moque agréablement de nos terribles toriaux et de leur zèle à vérifier scrupuleusement les laissez-passer ! En vérité, il n'a pas tout-à-fait tort.

Notre reporter voit ensuite des villages, des villes en ruines. Vous ne savez pas qui a fait cela ? Ce sont nos troupes. C'est elles qui ont chassé et fusillé les habitants. Ah, quand on saura cela en France ! Mais on mettra évidemment toutes ces atrocités sur le compte des Allemands qu'on dénoncera au monde civilisé.....

Voilà ce qu'a observé notre hôte. Quand il voit un avion allemand sur nos lignes son cœur bat très fort dans la crainte qu'on ne l'atteigne. Quand il rencontre des prisonniers allemands il lève son chapeau. Pour nous il n'a que du mépris.

La revue où cela est imprimé en bonne place avait dans son programme de travailler au rapprochement avec la France. Nous comprenons quel est ce rapprochement. Il consiste à nous envoyer un espion pour repérer nos batteries et noter nos travaux de défense.

Cela ne nous surprend pas mais ce ce qui est surprenant et inadmissible c'est que nous lui facilitions la besogne.

C. C.

CAUSERIE

Depuis le commencement de cette guerre, nous allons de surprise en surprise, mais les esprits les moins préparés à ses horreurs doivent bien se rendre à l'évidence. Les anciens, ceux qui se souviennent pour l'avoir vécue de la guerre de 1870, conservaient encore quelques illusions sur la mentalité du peuple allemand. A tout prendre, ils rejetaient une part très grande de la responsabilité sur les fautes et les imprévisions de Napoléon le Petit. Bismarck lui avait tendu un piège. Nous n'étions pas prêts. Nous étions dégoûtés d'un régime, né d'un parjure ; il devait sombrer dans la boue. Pour sauver l'honneur de nos armes, si légèrement compromis dans une aventure, des généraux comme Faidherbe et Chanzy, des hommes comme Gambetta et de Freycinet, firent des prodiges. Des armées improvisées, sans armes, sans fourniment, sans chefs, hélas ! firent encore bonne figure et sauvèrent la face. Mais il faut bien le dire la confiance manquait. On luttait pour la Patrie, pour en arracher les lambeaux à l'ennemi, mais la foi manquait et la rage du désespoir se brisa contre une organisation savante à laquelle l'imprévision du régime n'avait à opposer que des intrigues de généraux et de courtisans, incapables de galvaniser des hommes prêts à combattre jusqu'au dernier souffle. A notre sentimentalisme, Bismarck opposa le cynisme brutal du reître vainqueur. Il dicta les conditions. La France perdit l'Alsace et la Lorraine et paya la rançon.

Il y a 45 ans de celà.

Enorgueillis de leurs succès, les Allemands qu'ont-ils fait depuis lors ? Le traité de Francfort, en leur donnant l'Alsace moins Belfort et une partie de la Lorraine, nous plaçait en infériorité pour nos relations économiques et pendant près de vingt ans, peut-on dire, la France se débattit pour reprendre sa place dans la concurrence mondiale. Ce temps fut mis à profit par les boches pour s'enrichir à ses dépens et à son détriment . Que leur fallait-il de plus ? Ils avaient pris une avance incontestable sur des terrains battus et préparés par nous. Nous cherchions des moyens d'expansion dans les pays incontestés, inexplorés, où le génie de la France réussissait à s'implanter. Sans esprit d'hostilité, gardant au fond du cœur le souvenir tenace des provinces perdues, nous suivions de loin les armements continuels de l'Allemagne en prenant de simples mesures de sauvegarde, imposées par ce voisin jaloux de notre renaissance.

De temps à autre des coups de théâtre comme l'affaire Schnœblé, la boutade de Guillaume à Tanger, le coup d'Agadir, secouaient notre trop confiante torpeur. Nous sentions que la bête allemande avait des accès de jalousie et d'orgueil. La bête, c'était le Kaiser et on lui passait ses accès sans y attacher une grande importance. Après avoir agité son sabre Guillaume faisait mine de se rasséréner. Il envoyait des dépêches de condoléances ou des décorations, suivant le cas, chaque fois que l'occasion s'offrait à lui de chercher à nous donner le change sur ses sentiments à notre égard.

Toutes ces démonstrations, bonnes ou mauvaises, lui semblaient personnelles car, en France, — exception faite des diplomates et des hommes du gouvernement, seuls bien placés pour connaître le dessous des cartes, — l'opinion se faisait une fausse idée de la mentalité allemande. Elle était loin de supposer que le Kaiser l'incarnait. Aussi a-t-il fallu pour faire tomber nos illusions, que la guerre nous montrât l'âme allemande telle qu'elle est : l'analyse en est inutile. Les faits sont là !

Peuple imbu de l'idée indéracinable de sa supériorité, l'Allemand se considère comme l'élu de Dieu pour dominer tous les peuples et leur imposer sa kulture par la force. Il sera le maître et les nations ses esclaves. Folie collective, mégalomanie invétérée, lésion définitive, incurable ! Je ne sais dans quelle feuille j'ai lu ce petit fait, si grand par la déduction qu'il impose :

Sur sa voiture, celle qui le promène d'un front à l'autre, Guillaume a fait apposer cette inscription : « Wilhelm empereur de l'Univers ! » Quelque invraisemblable que cette marque insensée d'orgueil apparaisse, tellement elle est naïve dans sa stupidité, il faut bien l'admettre car elle est la conséquence logique du développement fatal de la folie dont il est atteint.

Fort heureusement, la France de 1914 n'a pas été surprise comme le fut celle de 1870. Prête à la défense, elle a bien vite compris que le Kaiser et ses boches se ruaient sur elle pour l'exterminer, à la façon des assassins et des voleurs de grand chemin. Disciplinée, conduite par des chefs qui donnent chaque jour la mesure de leur supériorité, animée du courage que donne le bon droit et de la confiance que donne la certitude de la victoire, l'armée française, la France tout entière, fonce sur l'ennemi, sur le barbare sans foi ni loi, sur ces fous furieux opprobre de l'humanité.

Jacques BONHOMME.

De la destinée des Colonies Allemandes.

De toutes les colonies que l'Allemagne enfin revenue du dédain de Bismarck s'était depuis vingt ans hâtée de créer en Océanie, en Chine, en Afrique, deux seules nous intéressent : Le Togo et le Cameroun, dans le golfe de Guinée, sur la côte occidentale d'Afrique.

Tous les archipels allemands d'Océanie sont déjà confisqués par les Anglais d'Australie et de Nouvelle-Zélande. Les Japonais ont, de haute lutte, enlevé Kiaou Tchéou, sur la mer de Chine. En Afrique, le Sud-Ouest allemand complètera naturellement et justement l'union Sud-Africaine anglaise. Du sort de l'Afrique orientale germanique, les Belges et les Anglais, voisins, pourront décider. A toutes ces tractations nous n'aurons guère à voir. Le Togo est déjà conquis et son administration est anglaise à l'ouest, française à l'est. Une entente amicale décidera où devra passer la frontière désormais commune entre le Gold Coast et le Dahomey. Mais quel sera le sort du Cameroun ? Voilà qui nous intéresse au plus haut point.

Qui ne se rappelle la douloureuse amputation subie il y a trois ans par notre Afrique équatoriale au profit précisément du Cameroun ? L'ambition germanique était de constituer une immense Afrique équatoriale, de l'Atlantique à l'Océan Indien, en prenant, à la France d'abord, puis à la Belgique, tous les territoire séparant actuellement le Cameroun de l'Afrique orientale allemande. Trente millions d'hectares de terre française, l'embouchure du Rio-Mouny, la banlieue de Libreville, notre capitale du Gabon, toute la vallée de la Sanga, acquisition du glorieux de Brazza, et les vallées adjacentes jusqu'à l'Oubangui, constituèrent une emprise que nos voisins considéraient cependant comme simple hors-d'œuvre du repas qu'ils comptaient faire à nos dépens.

Depuis l'ouverture des hostilités, la situation s'est modifiée. Tous les territoires cédés en 1911 ont été réoccupés par nos troupes. Une expédition anglo-française a saisi la capitale allemande. Tout le littoral du Cameroun a été évacué par l'ennemi, et celui-ci, repoussé tions et de tout ravitaillement, devra forcément capituler. Par l'est aussi, il est assailli, et le général Largeau, à la tête des troupes du Tchad, prend à revers les Allemands du Cameroun. Assiégés dans Garoua, ils devront céder un jour ou l'autre.

Mais la conquête achevée, la paix faite, que deviendra le Cameroun ?

La réponse se fait d'elle-même. Qu'on jette, en effet, sur la carte, un coup d'œil. Le Cameroun apparaît comme le complément naturel et indispensable de notre Afrique équatoriale. Il forme barrière entre la vallée de la Sanga et de l'Océan. De même que le sud-ouest allemand est le complément du sud-africain anglo-boer, le Cameroun est le complément géographique de notre Afrique centrale.

Par lui passe la voie d'accès direct au Tchad. Depuis vingt ans nous nous évertuons, et à quel prix, à ravitailler nos territoires du Chari et du Tchad. Des budgets entiers ont fondu dans ces entreprises et de nombreuses tribus, sous le fait du portage à tête d'homme, y ont péri. A la veille de la déclaration de guerre, le Parlement votait encore des millions pour amorcer des voies ferrées vers le centre africain.

Que restera-t-il, après la guerre, des projets si laborieusement échafaudés pour doter l'Afrique équatoriale de voies plus rapides et moins ruineuses ? Rien sans doute, car on aura alors un emploi plus immédiat et moins risqué de capitaux raréfiés et plus exigeants. Heureusement l'annexion pure et simple du Cameroun donnera à la question des voies d'accès au centre africain la solution la plus rationnelle et la plus économique.

Déjà, en effet, les Allemands, qui avaient entrepris en grand le développement du Cameroun (800.000 kmq et 2 millions 1/2 d'habitants, budget 20 millions, comerce 65 millions), poussaient evrs l'intérieur deux voies ferrées. Le Nordbahn vers le Tchad et le Mittelbahn vers la Sanga. Ils songeaient aussi à un Sudbahn, le long de notre Gabon ; mais, finalement, ils délaissèrent ce dernier, préférant sans doute nous voir construire notre ligne, de Libreville à Ouesso, pour en recueillir gratis tous les profits.

Avec l'adjonction du Cameroun à notre Afrique équatoriale, plus besoin de nous lancer dans des constructions de voies inutiles et onéreuses. Le but stratégique, qui est le principal, le but économique, par surcroît, c'est d'atteindre le Tchad. Or, pour ce faire, aucune voie ne vaudra le Nordbahn du Cameroun. On l'exploitait déjà avant la guerre, sur 180 kilom. Qu'on le continue et qu'on l'achève au plus tôt ! Que sur cette ligne on porte les efforts et les crédits de la ligne de Libreville à Kandjama, qu'on porte aussi ceux qu'on aurait voulu consacrer à un chemin de Loango à Brazzaville.

Ne sera-t-il pas facile et économique, quand on remaniera la carte d'Afrique, de s'entendre avec la Belgique pour une exploitation en quelque sorte commune du chemin de fer de Matadi au Stanley-Pool ? La communion de souffrance et de gloire qui nous unit à la Belgique actuelle doit porter ses fruits aux rives du Congo comme dans les plaines de Flandre et sur les bords du Rhin.

Est-ce que, dès l'origine, les Belges ne nous avaient pas offert de le construire à frais communs, ce chemin de fer destiné à ouvrir au trafic l'immense bassin du Congo ? Réparons aujourd'hui l'erreur de notre refus d'hier, et gardons-nous d'une concurrence impolitique et en réalité sans profit. La voie du Nord-Cameroun ravitaillera plus vite et à moins de frais le centre africain que la longue route Congo-Oubangui.

La raisono géographique et la raison économique suffisent à motiver l'annexion du Cameroun à l'Afrique équatoriale française ; mais à cette solution du problème qui nous intéresse, n'y a-t-il pas une raison de justice ? Est-ce que l'Allemagne n'affichait pas cyniquement son dessein de prendre nos colonies et de joindre à son Cameroun notre Congo ? C'est le Cameroun qui s'ajouterait au Congo ; pour se faire en sens inverse, la jonction n'en serait que plus logique. Quant aux natifs, ils ne pourraient que se réjouir puisqu'ils fuyaient le régime allemand pour conserver le nôtre.

Au reste, les négociateurs du futur traité de paix ne manqueront pas d'arguments pour ajuster les frontières qui circonscriront désormais dans le continent africain les sphères nouvelles de l'activité colonisatrice des puissances européennes.

J. LEMAIRE,
Gouverneur Général honoraire des Colonies,
ancien Gouverneur du Congo.

Le Fer du Rhin.

L'Allemagne tient à l'Alsace-Lorraine ; on a dit, il y a quelques années, qu'une politique de rapprochement entre Paris et Berlin nous aurait rendu, au prix de quelques compensations coloniales, la « terra perduta », les deux fiers départements que, cette fois, nous nous faisons forts d'arracher à l'étreinte teutonne.

Quelle erreur ! jamais l'Allemagne n'aurait rendu à la France l'Alsace et la Lorranie.

Lisez l'article publié récemment dans le « Correspondant » : « L'Allemagne et le Fer » et vous comprendrez que jamais rêve ne fut plus chimérique que celui qui voulait redonner pacifiquement à notre pays la rive gauche du Rhin.

L'Alsace-Lorraine est, en effet, le berceau de l'essor industriel et commercial du peuple allemand, Le Rhin, dont les flancs majestueux contiennent des trésors de minerai, a roulé des flots d'or pour nos ennemis. S'ils ne nous avaient pas pris, en 1871, ces territoires si riches et si fertiles, leur développement métallurgique, source indiscutable de leur prospérité économique, aurait été considérablement retardé.

Songez qu'en 1912 seulement, sur 27 millions 199.000 de tonnes de minerai de fer extraites du sol alemand, 20.083.000 le furent des seules mines de la Lorraine annexée, et vous comprendrez aisément que non-seulement l'orgueil germanique, mais encore son intérêt le plus impérieux lui interdisent d'envisager un seul instant l'éventalité de la perte de la Lorraine. Ce serait le coup de grâce pour son industrie métallurgique, et partant pour sa prospérité générale et pour sa « kolossale armée ».

D'autre part, l'Allemagne est encore tributaire de l'étranger pour environ 11 millions de tonnes de minerai de fer, et c'est d'ailleurs pour cela qu'elle avait acheté en partie nos mines du Calvados et les exploitait d'une façon si intensive en ces dernières années. Mais, de notre côté, nous tirons encore annuellement du seul département de Meurthe-et-Moselle 14 à 15 millions de tonnes de minerai de fer, tandis que les mines du Nord et du Pas-de-Calais nous donnent 27 à 28 millions de tonnes de houille.

Les Allemands savent fort bien cela.

C'est la raison pour laquelle ils ne seraient pas fâchés de parachever l'œuvre commencée en 1870-71. L'Alsace-Lorraine ne leur suffit plus ; l'annexion des départements de la Meurthe-et-Moselle, du Nord et du Pas-de-Calais feraient maintenant tout à fait leur affaire.

Ils avouent que la brèche ouverte par Krupp, il y a quarante-cinq ans, a donné un essor immense au commerce allemand dans le monde ; la guerre de 1914-1915 avait pour but d'élargir tant soit peu la brèche. Elle s'élargit, en effet, mais, cette fois, c'est pour que nous y passions.

LA ROUVRAYE.

LES OPÉRATIONS RUSSES

Pétrograd. — (Communiqué du grand Etat-major). — Sur le front, à l'ouest du Niémen, nous avons remporté le 31 mars un succès essentiel sur les Allemands. Dans la région de Krasna, à l'ouest de Sinno, l'ennemi a entamé une rapide retraite obstinément pressé par nos troupes.

Dans les Carpathes, notre offensive continue avec des résultats très substantiels.

Nous avons atteint, le 30 mars, la région de Volia-Mitchova et Lutoviska.

Dans la région de Volia-Mitchova, nos troupes ont escaladé des escarpements de montagne presque à pic avec de la neige jusqu'aux reins, en combattant obstinément dans des forêts enchevêtrées de fils de fer. Elles ont délogé les Autrichiens pas à pas de leurs tranchées et se sont emparées d'une série de hauteurs fortifiées dont la chaîne principale est Veskid.

Dans la direction de Loviska, malgré le feu violent de l'ennemi et la masse de neige, nous avons également délogé les Autrichiens de leurs positions, à l'ouest de Nasiezne et au sud-est de Dvernikow.

Le 30 mars, nous avons capturé dans les Carpathes plus de 80 officiers et 5.600 hommes, 4 canons, 14 mitrailleuses.

Dans la direction de Chotine, plusieurs bataillons autrichiens qui occupaient une position fortifiée dans la région des villages de Szilowey et Malincy, ont été, le 30 mars, entourés par nos troupes et partiellement exterminés. Leurs débris, s'élevant à 1.500 hommes, ont été faits prisonniers.

LE TIMBRE « PRO PATRIA »

Le timbre humide portatif « Pro Patria » est constitué essentiellement par la devise « Pro Patria. »

A cette devise, les associations diverses et les particuliers peuvent en ajouter une autre de leur choix ; nous publions ci-dessous une liste de formules à titre d'indication. Les associations peuvent s'approprier le timbre en y inscrivant leur nom ; ce sera pour elles un puissant moyen de propagande.

Le timbre « Pro Patria » se prête à toutes les formes.

Le timbre se fait en « montre » fermée et en boite, avec tampon à l'intérieur, ou en griffe, avec tampon séparé.

Le timbre se place sur tout objet supportant la publicité ; à l'intérieur et surtout à l'extérieur des lettres, sur les factures et acquits ; sur les prospectus ; sur les colis. L'imagination a libre carrière pour rechercher les emplacements les meilleurs.

Comme nous avons eu soin de le dire, le timbre « Pro Patria » dont nous ne revendiquons que l'idée n'est la propriété de personne. MM. les fabriquants peuvent donc l'établir et le vendre en toute liberté, sans autorisation ou redevance d'aucune sorte. Très volontiers, nous publierons les noms de ceux d'entre eux qui ont pris ou prendront cette initiative, cette publicité n'engageant en rien notre responsabilité, strictement limitée au lancement d'une idée très simple, mais dont la réalisation peut avoir les plus heureuses conséquences.

Nos lecteurs trouveront dans le Bottin la liste de fabricants de timbres : ils feront leur choix à leur gré. Plusieurs fabricants nous ont fait savoir qu'ils avaient établi des spécimen de timbres. Voici leurs adresses : MM. Paul Deguise, 148-150, rue Montmartre ; M. Favin, 18, passage du Caire ; B. Pruvost, 4, rue Chapon ; A. Sanglier, 23, rue Vivienne ; A. Siffert, 12, rue Fontaine-au-Roi ; Brulé, à Sceaux (Seine) et 18, passage Bourg-l'Abbé, à Paris ; M. Thibesard, 23, rue Vieille-du-Temple. Nous ne pouvons qu'engager leurs confrères de Paris et des départements à imiter leur exemple ou à s'adresser à eux ; ils permettront ainsi à nos amis de partout de leur adresser des commandes.

Légendes proposées.

La France lutte pour le droit.
Jusqu'au bout pour le droit.
La France défend le droit des peuples.
La cause de la France est celle de l'humanité.
Sans défaillance jusqu'à la victoire.
La nation et l'armée ne font qu'un.
Nous voulons la paix glorieuse, réparatrice et définitive.
En face de l'ennemi l'union de tous les citoyens s'impose.
La loi de trois ans est une loi de salut national.
A son héroïque armée, la France reconnaissante.
L'union nationale est la condition de la victoire.
En face du danger commun, la France est une et indivisible.
L'âme française est inébranlable dans son unité et dans sa foi.
Demain une France nouvelle transformée par le sang de ses fils.
L'histoire dira : Guillaume II le maudit.
Nos femmes outragées, nos vieillards et nos enfants assassinés crient vengeance.
Contre la barbarie destructive et impie organisons la croisade du droit et des armes.
Isolons l'Allemagne. Vive la France et ses alliés.

Un fabricant, M. Deguise, propose la légende si-dessous qu'il a établie ainsi :

PRO PATRIA
Jusqu'au bout
pour la France
et pour l'Humanité

Nous engageons vivement nos Comités et nos amis à se procurer au plus tôt et à faire connaître autour d'eux le Timbre « Pro Patria ». Il s'agit d'une dépense des plus minimes et des plus utiles.

Le Timbre « Pro Patria » ne peut être confondu avec les timbres de propagande comme celui de la Croix-Rouge, et il ne peut leur porter préjudice. Il est essentiellement gratuit. Tout possesseur d'un appareil en caoutchouc et d'un tampon peut le multiplier à l'infini dans la forme qu'il aura choisie.

« SUCCÈS PROCHAIN »

On a beaucoup remarqué que dans la lettre quil vient d'adresser au Président de la Société des Gens de Lettres, le général Joffre parle de la confiance inébranlable des troupes dans le « succès prochain ».

Nouvelles Diverses.

Sir Edward Grey, ministre des affaires étrangères, prenant trois semaines de vacances, M. Asquith, premier ministre, remplira les fonctions de ministre des affaires étrangères.

— Une jeune fille, Julienne David, âgée de vingt-deux ans, bonne à Pontoise, chez M. Ballagny, place Notre-Dame, a été trouvée morte hier dans une baignoire, à la suite d'une congestion.

— Un aiguilleur de la Compagnie de l'Est, M. Henri Matz, qui était de service au poste de la bifurcation des lignes de Paris à Strasbourg et de Paris à Reims, près de la gare de Changis-Saint-Jean, s'est laissé surprendre par un train allant dans la direction de Château-Thierry, la nuit dernière, vers une heure. Tamponné par la locomotive, le malheureux aiguilleur a été tué sur le coup.

— Descendu courageusement à une très basse altitude et bravant les shrapnells et les balles, un aviateur allié a lancé mardi cinq bombes explosives sur le bassin de Bruges, point terminus du Ship Canal et utilisé comme abri pour les sous-marins.

— L'Alemagne et l'Autriche, quand M. Vénizélos était encore au pouvoir, lui propoposèrent une attaque commune avec la Bigarie contre la Serbie. M. Vénizélos répondit que la Grèce était un trop petit pays pour commettre une aussi grande infâmie.

— Au Bourget, un ouvrier de l'usine électro-mécanique, M. Emile Sizaire, âgé de vingt-huit ans, ayant accidentellement heurté le pvot de la perceuse, a eu la tête littéralement arrachée.

— Mgr Menestes, évêque de Dijon, a succombé aujourd'hui aux suites d'une congestion du foie consécutive à une fièvre muqueuse. Il était né en 1856 à Laplume (Lot-et-Garonne), et était évêque de Dijon depuis le 17 septembre 1911.

— A Senoches, une fillette de treize ans et demi, Marthe Lelaidier, est tombée dans un puits profond de 21 mètres et s'y est noyée.

— Durant la nuit dernière, plusieurs incendie dans le parc de Chambord. Il y avait quatre foyers, assez éloignés l'un de l'autre, à unedistance moyenne de deux kilomètres du château. Cent hectares environ du bois ont été la proie des flammes.

— A Sargelles, une petite fille de trois ans vient d'être victime d'un odieux attentat de la part d'un journalier, Charles D..., âgé de quinze ans, qui a été écroué à la prison de Pontoise.

Nouvelles Locales
et Régionales.

Nos ateliers étant fermés pour les fêtes de Pâques, l'INDÉPENDANT ne paraîtra pas lundi soir.

CE QU'IL NE FAUT PAS ENVOYER AUX PRISONNIERS

Dans bon nombre de camps de prisonniers en Allemagne les commandants se refusent à remettre certains objets à nos internés

Nous engageons les familles qui ont des leurs dans les geôles allemandes de s'abstenir d'envoyer aux chers prisonniers les objets et aliments désignés ci-après :

Camp de Hameln : Outils, ciseaux, couteaux, fourchettes habillements civils, cravates, articles de toilette, rasoirs, limes à ongles.

(Les paquets destinés aux prisonniers qui ont été transférés dans un autre camp seront réexpédiés sans frais, les colis qui ne pourront pas être distribués seront retournés à l'expéditeur sans frais).

Camp de Konigsbruck : Vêtements civils, uniformes et cravates, cacao, tablettes de chocolat, marmelade et fruits sont admis s'ils sont envoyés d'un pays étranger, mais ils ne le sont pas s'ils sont achetés en Allemagne.

(Les colis sont renvoyés aux prisonniers qui sont transférés dans un autre camp, l'adresse exacte est essentielle).

Camp de Quedlinburg : Eau de Cologne, tabac, cigarettes, chocolat et livres anglais.

Camp de Celle : Les livres sont prohibés, mais on peut en envoyer par les soins de la Konmandantur, s'ils proviennent de libraires allemands.

(La réexpédition et le renvoi des colis aux prisonniers de guerre sont faits sans frais.

Camp de Friedberg : Livres en langue anglaise.

Camp de Wittenberg : Tabac, cigares et cigarettes.

Camp de Friedrishsfeld : Eau de Cologne, viande de conserve, poisson en conserve et li vres anglais, s'ils concernent la politique.

Camp d'Altengrabov : Eau de Cologne, tabac, cigares, cigarettes, pudding, fruits, viande et poisson en conserve, beurre, fromage, photographies et livres.

Camp de Wahn : Les livres de petites dimensions.

Camp de Senne : Tabac, cigares et cigarettes.

Camp de Crefeld : Les livres contre l'Allemagne ou qui contiennent des faits d'actualité.

Camp de Schneidemuhh : Les livres imprimés en anglais concernant la politique et les uniformes.

Camp de Gustrow : Photographies et livres.

Camp de Soltau : Les livres, s'ils ont une tendance antiallemande.

Camp de Ruhleben : Les boissons alcooliques, la nourriture de luxe, la bière et le chocolat.

Camp de Torgau : Tabac, cigares, cigarettes et chocolat.

Camp de Burg (près de Magdebourg) : Puddings, s'ils doivent être cuits, et les fruits frais.

Camp de Dœberitz : Des vêtements civils, des livres, des fruits, des aliments de luxe.

Dans les camps de Osnabruck, Erfurt, Ohrdruff, Wurtzbourg, Zossen, Dobeln et Blankenburg, rien n'est prohibé.

LES MOBILISES DES CLASSES 1914 et 1915 et LES USINES

M. Bras, député, a demandé au ministre de la guerre : 1° Quel sera le sort des jeunes gens des classes 1914 et 1915 qui sont mobilisés dans les usines travaillant pour l'armée ; 2° S'ils seront libérés avec leur classe, ou s'ils feront, après le départ de leurs cama-

Quelques prisonniers boches faits aux derniers combats.

LES PIRATES ALLEMANDS

Le croiseur allemand « Prinz-Eitel-Frederich » qui est gardé à vue dans le port américain de Newport-News.

c'était notre âme. La France s'adapte à tout, car elle sait mettre la note d'héroïsme dans tout, dans la gouaillerie d'un sourire comme dans la drôlerie d'une répartie, dans la simplicité d'un geste comme dans la grandeur du silence réfléchi.

Vivre comme nous vivons depuis huit mois, du plus humble civil ou du plus modeste soldat, du citoyen le plus obscur ou au plus qualifié dirigeant, n'est-ce pas de l'héroïsme ? Tout notre passé de gloire, nous le revivons en le condançant dans notre présent qui fait pâlir les soleils historiques de nos mères antiques de Rome et d'Athènes.

En ces quelques mois de la grande guerre, nous avons synthétisé, dans les plis de notre drapeau, tout ce qu'il y a de bon, de beau, de grand, de fécond et d'immortel dans l'âme même de la terre, cette âme assouplie, « perfas et nefas », par trois cent mille ans d'épuration humaine.

ROSEVILLE DES GROTTES.

Espionnage.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs et aussi des autorités qui ont la lourde charge de la défense nationale sur le très intéressant article d'un de nos amis. Il vise un cas qui n'est peut-être pas isolé et qui appelle la vigilance de l'Etat-Major et du Gouvernement.

O. A.

Le journal « le Temps » s'élève avec raison contre la tendance d'une partie du public de dénoncer comme espions de bons citoyens inoffensifs à qui on cause à la légère des désagréments fort pénibles. A Paris, une fenêtre restée éclairée, en province, un nom d'apparence allemande, un accent étranger et même de moindres indices suffisent pour attirer le soupçon sur de très bons patriotes. Que l'on songe par exemple aux Alsaciens-Lorrains poursuivis en France comme Boches, la suprême injure pour eux !

Ce journal a pris la défense d'un Alsacien chargé de famille dont le père a servi la France en 1870, dont le frère, sous-officier dans l'armée ennemie a déserté pour s'engager dans nos rangs. Cet Alsacien, après avoir tenté de s'engager, malgré son âge, au début des hostilités, a été renvoyé avec tous les siens dans un camp de concentration avec des austro-allemands. Rebuté par les Français, persécuté par les détenus allemands qui connaissaient son patriotisme, il fut le plus malheureux des hommes jusqu'au jour où M. Barthou lui fit rendre la liberté.. Cette liberté est bien précaire s'il risque chaque jour d'être dénoncé par des gens d'un patriotisme soupçonneux et ignorant. Son accent n'est pas très pur — le nôtre l'est-il donc ? —et il reçoit par voie détournée des lettres de sa vieille mère restée en Alsace. Il sait qu'il n'en faut pas davantage pour le rendre suspect et il souffre de ne pouvoir prendre part ouvertement à nos espérances patriotiques. Est-ce ainsi que nous devons accueillir nos frères d'Alsace ? Suspects aux Allemands, suspects aux Français ! Si l'on y réfléchit, on conflit de nationalité.

Le cas de cet Alsacien est, hélas, loin d'être isolé. Les Alsaciens sont nombreux en France. Qui leur reprochera d'être restés fidèles à leur province puisqu'ils nous l'ont gardée française ?

Quand on pense à eux, comment comprendre et excuser par contre la tolérance officielle, que dis-je, l'accueil empressé dont jouissent des Allemands plus ou moins déguisés qui vont jusque sur le front nous espionner avec la haute recommandation du gouvernement et sous la conduite de nos plus aimables officiers d'état-major ?

Tel est pourtant le cas d'un certain Max R. Franke qui vient d'écrire une partie de ses impressions dans la revue allemande « Marz », de Munich, dont il est un collaborateur soi-disant allemand-américain.

Cet observateur se loue du gracieux accueil qu'on lui a fait, des facilités qu'on lui a données pour se renseigner. On l'a conduit à Belfort qui n'a encore reçu, dit-il, que la visite des taubes en attendant que son heure arrive comme Maubeuge. Puis, dans une confortable auto on l'a conduit en Alsace à travers les ouvrages de défense qu'il note soigneusement. En passant, il voit des soldats français arracher le poteau frontière et il a le cœur ulcéré en voyant ce symbole de la patrie germanique qui finit par tomber, toutefois « non sans une certaine noblesse ». Quand il quitte l'Alsace, la nuit, il voit briller au-dessus des lignes allemandes Jupiter, l'étoile annonciatrice de victoire, l'étoile de Bethléem.

De là, on le conduit à Verdun où le commandant de la place très aimablement lui fait visiter les forts avancés et lui dit que Verdun est le pivot du front français et que le plan de notre état-major est de s'y maintenir à tout prix. On visite les forts de Souville, de Tavannes, etc. « Ensuite, dit-il, par Chatillon et Watronville nous arrivons à Haudiomont où nous faisons halte car la ligne de feu est tout proche. Très près de nous sont disposées quatre batteries de 120 et 155 millimètres qui tirent sur les lignes allemandes de l'autre côté de la colline isolée et boisée. »

Voilà qui est clair, n'est-ce pas ? Ces batteries sont bien repérées et si nous apprenons qu'elles ont été détruites, que nos braves artilleurs sont morts à leurs pièces dans une brusque rafale de mitraille, nous saurons que M. Funke se frotte les mains.

Aussi, comme il se moque agréablement de nos terribles toriaux et de leur zèle à vérifier scrupuleusement les laissez-passer ! En vérité, il n'a pas tout-à-fait tort.

Notre reporter voit ensuite des villages, des villes en ruines. Vous ne savez pas qui a fait cela ? Ce sont nos troupes. C'est elles qui ont chassé et fusillé les habitants. Ah, quand on saura cela en France ! Mais on mettra évidemment toutes ces atrocités sur le compte des Allemands qu'on dénoncera au monde civilisé.....

Voilà ce qu'a observé notre hôte. Quand il voit un avion allemand sur nos lignes son cœur bat très fort dans la crainte qu'on ne l'atteigne. Quand il rencontre des prisonniers allemands il lève son chapeau. Pour nous il n'a que du mépris.

La revue où cela est imprimé en bonne place avait dans son programme de travailler au rapprochement avec la France. Nous comprenons quel est ce rapprochement. Il consiste à nous envoyer un espion pour repérer nos batteries et noter nos travaux de défense.

Cela ne nous surprend pas mais ce ce qui est surprenant et inadmissible c'est que nous lui facilitions la besogne.

C. C.

CAUSERIE

Depuis le commencement de cette guerre, nous allons de surprise en surprise, mais les esprits les moins préparés à ses horreurs doivent bien se rendre à l'évidence. Les anciens, ceux qui se souviennent pour l'avoir vécue de la guerre de 1870, conservaient encore quelques illusions sur la mentalité du peuple allemand. A tout prendre, ils rejetaient une part très grande de la responsabilité sur les fautes et les imprévisions de Napoléon le Petit. Bismarck lui avait tendu un piège. Nous n'étions pas prêts. Nous étions dégoûtés d'un régime, né d'un parjure ; il devait sombrer dans la boue. Pour sauver l'honneur de nos armes, si légèrement compromis dans une aventure, des généraux comme Faidherbe et Chanzy, des hommes comme Gambetta et de Freycinet, firent des prodiges. Des armées improvisées, sans armes, sans fourniment, sans chefs, hélas ! firent encore bonne figure et sauvèrent la face. Mais il faut bien le dire la confiance manquait. On luttait pour la Patrie, pour en arracher les lambeaux à l'ennemi, mais la foi manquait et la rage du désespoir se brisa contre une organisation savante à laquelle l'imprévision du régime n'avait à opposer que des intrigues de généraux et de courtisans, incapables de galvaniser des hommes prêts à combattre jusqu'au dernier souffle. A notre sentimentalisme, Bismarck opposa le cynisme brutal du reître vainqueur. Il dicta les conditions. La France perdit l'Alsace et la Lorraine et paya la rançon.

Il y a 45 ans de celà.

Enorgueillis de leurs succès, les Allemands qu'ont-ils fait depuis lors ? Le traité de Francfort, en leur donnant l'Alsace moins Belfort et une partie de la Lorraine, nous plaçait en infériorité pour nos relations économiques et pendant près de vingt ans, peut-on dire, la France se débattit pour reprendre sa place dans la concurrence mondiale. Ce temps fut mis à profit par les boches pour s'enrichir à ses dépens et à son détriment . Que leur fallait-il de plus ? Ils avaient pris une avance incontestable sur des terrains battus et préparés par nous. Nous cherchions des moyens d'expansion dans les pays incontestés, inexplorés, où le génie de la France réussissait à s'implanter. Sans esprit d'hostilité, gardant au fond du cœur le souvenir tenace des provinces perdues, nous suivions de loin les armements continuels de l'Allemagne en prenant de simples mesures de sauvegarde, imposées par ce voisin jaloux de notre renaissance.

De temps à autre des coups de théâtre comme l'affaire Schnœblé, la boutade de Guillaume à Tanger, le coup d'Agadir, secouaient notre trop confiante torpeur. Nous sentions que la bête allemande avait des accès de jalousie et d'orgueil. La bête, c'était le Kaiser et on lui passait ses accès sans y attacher une grande importance. Après avoir agité son sabre Guillaume faisait mine de se rassénérer. Il envoyait des dépêches de condoléances ou des décorations, suivant le cas, chaque fois que l'occasion s'offrait à lui de chercher à nous donner le change sur ses sentiments à notre égard.

Toutes ces démonstrations, bonnes ou mauvaises, lui semblaient personnelles car, en France, — exception faite des diplomates et des hommes du gouvernement, seuls bien placés pour connaître le dessous des cartes, — l'opinion se faisait une fausse idée de la mentalité allemande. Elle était loin de supposer que le Kaiser l'incarnait. Aussi a-t-il, fallu pour faire tomber nos illusions, que la guerre nous montrât l'âme allemande telle qu'elle est : l'analyse en est inutile. Les faits sont là !

Peuple imbu de l'idée indéracinable de sa supériorité, l'Allemand se considère comme l'élu de Dieu pour dominer tous les peuples et leur imposer sa kulture par la force. Il sera le maître et les nations ses esclaves. Folie collective, mégalomanie invétérée, lésion définitive, incurable ! Je ne sais dans quelle feuille j'ai lu ce petit fait, si grand par la déduction qu'il impose.:

Sur sa voiture, celle qui le promène d'un front à l'autre, Guillaume a fait apposer cette inscription : « Wilhelm empereur de l'Univers ! » Quelque invraisemblable que cette marque insensée d'orgueil apparaisse, tellement elle est naïve dans sa stupidité,il faut bien l'admettre car elle est la conséquence logique du développement fatal de la folie dont il est atteint.

Fort heureusement, la France de 1914 n'a pas été surprise comme le fut celle de 1870. Prête à la défense, elle a bien vite compris que le Kaiser et ses boches ne rusent sur elle pour l'exterminer, à la façon des assassins et des voleurs de grand chemin. Discipliné, conduite par des chefs qui donnent chaque jour la mesure de leur supériorité, animée du courage que donne le bon droit et de la confiance que donne la certitude de la victoire, l'armée française, la France tout entière, fonce sur l'ennemi, sur le barbare sans foi ni loi, sur ces fous furieux opprobre de l'humanité.

Jacques BONHOMME.

De la destinée des Colonies Allemandes.

De toutes les colonies que l'Allemagne enfin revenue du dédain de Bismarck s'était depuis vingt ans hâtée de créer en Océanie, en Chine, en Afrique, deux seules nous intéressent : Le Togo et le Cameroun, dans le golfe de Guinée, sur la côte occidentale d'Afrique.

Tous les archipels allemands d'Océanie sont déjà confisqués par les Anglais d'Australie et de Nouvelle-Zélande. Les Japonais ont, de haute lutte, enlevé Kiaou Tchéou, sur la mer de Chine. En Afrique, le Sud-Ouest allemand complètera naturellement et justement l'union Sud-Africaine anglaise. Du sort de l'Afrique orientale germanique, les Belges et les Anglais, voisins, pourront décider. A toutes ces tractations nous n'aurons guère à voir. Le Togo est déjà conquis et son administration est anglaise à l'ouest, française à l'est. Une entente amicale décidera où devra passer la frontière désormais commune entre le Gold Coast et le Dahomey. Mais quel sera le sort du Cameroun ? Voilà qui nous intéresse au plus haut point.

Qui ne se rappelle la douloureuse amputation subie il y a trois ans par notre Afrique équatoriale au profit précisément du Cameroun ? L'ambition germanique était de constituer une immense Afrique équatoriale, de l'Atlantique à l'Océan Indien, en prenant, à la France d'abord, puis à la Belgique, tous les territoire séparant actuellement le Cameroun de l'Afrique orientale allemande. Trente millions d'hectares de terre française, l'embouchure du Rio-Mouny, la banlieue de Libreville, notre capitale du Gabon, toute la vallée de la Sanga, acquisition du glorieux de Brazza, et les vallées adjacentes jusqu'à l'Oubangui, constituèrent une emprise que nos voisins considéraient cependant comme simple hors-d'œuvre du repas qu'ils comptaient faire à nos dépens.

Depuis l'ouverture des hostilités, la situation s'est modifiée. Tous les territoires cédés en 1911 ont été réoccupés par nos troupes. Une expédition anglo-française a saisi la capitale allemande. Tout le littoral du Cameroun a été évacué par l'ennemi, et celui-ci, repoussé tions et de tout ravitaillement, devra forcément capituler. Par l'est aussi, il est assailli, et le général Largeau, à la tête des troupes du Tchad, prend à revers les Allemands du Cameroun. Assiégés dans Garoua, ils devront céder un jour ou l'autre.

Mais la conquête achevée, la paix faite, que deviendra le Cameroun ?

La réponse se fait d'elle-même. Qu'on jette, en effet, sur la carte, un coup d'œil. Le Cameroun apparaît comme le complément naturel et indispensable de notre Afrique équatoriale. Il forme barrière entre la vallée de la Sanga et de l'Océan. De même que le sud-ouest allemand est le complément du sud-africain anglo-boer, leCameroun est le complément géographique de notre Afrique centrale.

Par lui passe la voie d'accès direct au Tchad. Depuis vingt ans nous nous évertuons, et à quel prix, à ravitailler nos territoires du Chari et du Tchad. Des budgets entiers ont fondu dans ces entreprises et de nombreuses tribus, sous le fait du portage à tête d'homme, y ont péri. A la veille de la déclaration de guerre, le Parlement votait encore des millions pour amorcer des voies ferrées vers le centre africain.

Que restera-t-il, après la guerre, des projets si laborieusement échafaudés pour doter l'Afrique équatoriale de voies plus rapides et moins ruineuses ? Rien sans doute, car on aura alors un emploi plus immédiat et moins risqué de capitaux raréfiés et plus exigeants. Heureusement l'annexion pure et simple du Cameroun donnera à la question des voies d'accès au centre africain la solution la plus rationnelle et la plus économique.

Déjà, en effet, les Allemands, qui avaient entrepris en grand le développement du Cameroun (800.000 kmc et 2 millions 1/2 d'habitants, budget 20 millions, commerce 65 millions), poussaient ers l'intérieur deux voies ferrées. Le Nordbahn vers leTchad et le Mittelbahn vers la Sanga. Ils songeaient aussi à un Sudbahn, le long de notre Gabon ; mais, finalement, ils délaissèrent ce dernier, préférant sans doute nous voir construire notre ligne, de Libreville à Ouesso, pour en recueillir gratis tous les profits.

Avec l'adjonction du Cameroun à notre Afrique équatoriale, plus besoin de nous lancer dans des constructions de voies inutiles et onéreuses. Le but stratégique, qui est le principal, le but économique, par surcroît, c'est d'atteindre le Tchad. Or, pour ce faire, aucune voie ne vaudra le Nordbahn du Cameroun. On l'exploitait déjà avant la guerre, sur 130 kilom. Qu'on le continue et qu'on l'achève au plus tôt ! Que sur cette ligne on porte les efforts et les crédits de la ligne de Libreville à Kandjama, qu'on porte aussi ceux qu'on aurait voulu consacrer à un chemin de Loango à Brazzaville.

Ne sera-t-il pas facile et économique, quand on remaniera la carte d'Afrique, de s'entendre avec la Belgique pour une exploitation en quelque sorte commune du chemin de fer de Matadi au Stanley-Pool ? La communion de souffrance et de gloire qui nous unit à la Belgique actuelle doit porter ses fruits aux rives du Congo comme dans les plaines de Flandre et sur les bords du Rhin.

Est-ce que, dès l'origine, les Belges ne nous avaient pas offert de le construire à frais communs, ce chemin de fer destiné à ouvrir au trafic l'immense bassin du Congo ? Réparons aujourd'hui l'erreur de notre refus d'hier, et gardons-nous d'une concurrence impolitique et en réalité sans profit. La voie du Nord-Cameroun ravitaillera plus vite et à moins de frais le centre africain que la longue route Congo-Oubangui.

La raisons géographique et la raison économique suffisent à motiver l'annexion du Cameroun à l'Afrique équatoriale fra ncaise ; mais à cette solution du problème qui nous intéresse, n'y a-t-il pas une raison de justice ? Est-ce que l'Allemagne n'affichait pas cyniquement son dessein de prendre nos colonies et de joindre à son Cameroun notre Congo ? C'est le Cameroun qui s'ajouterait au Congo ; pour se faire en sens inverse, la fonction n'en serait que plus logique. Quant aux natifs, ils ne pourraient que se réjouir puisqu'ils fuyaient le régime allemand pour conserver le nôtre.

Au reste, les négociateurs du futur traité de paix ne manqueront pas d'arguments pour ajuster les frontières qui circonscriront désormais dans le continent africain les sphères nouvelles de l'activité colonisatrice des puissances européennes.

J. LEMAIRE,
Gouverneur Général honoraire des Colonies,
ancien Gouverneur du Congo.

Le Fer du Rhin.

L'Allemagne tient à l'Alsace-Lorraine ; on a dit, il y a quelques années, qu'une politique de rapprochement entre Paris et Berlin nous aurait rendu, au prix de quelques compensations coloniales, la « terra perduta », les deux fiers départements que, cette fois, nous nous faisons forts d'arracher à l'étreinte teutonne.

Quelle erreur ! jamais l'Allemagne n'aurait rendu à la France l'Alsace et la Lorraine.

Lisez l'article publié récemment dans le « Correspondant » : « L'Allemagne et le Fer » et vous comprendrez que jamais rêve ne fut plus chimérique que celui qui voulait redonner pacifiquement à notre pays la rive gauche du Rhin.

L'Alsace-Lorraine est, en effet, le berceau de l'essor industriel et commercial du peuple allemand, Le Rhin, dont les flancs majestueux contiennent des trésors de minerai, a roulé des flots d'or pour nos ennemis. S'ils ne nous avaient pas pris, en 1871, ces territoires si riches et si fertiles, leur développement métallurgique, source indiscutable de leur prospérité économique, aurait été considérablement retardé.

Songez qu'en 1912 seulement, sur 27 millions 199.000 de tonnes de minerai de fer extraites du sol alemand, 20.083.000 le furent des seules mines de la Lorraine annexée, et vous comprendrez aisément que non-seulement l'orgueil germanique, mais encore son intérêt le plus impérieux lui interdisent d'envisager un seul instant l'éventalité de la perte de la Lorraine. Ce serait le coup de grâce pour son industrie métallurgique, et partant pour sa prospérité générale et pour sa « kolossale armée ».

D'autre part, l'Allemagne est encore tributaire de l'étranger pour environ 11 millions de tonnes de minerai de fer, et c'est d'ailleurs pour cela qu'elle avait acheté en partie nos mines du Calvados et les exploitait d'une façon si intensive en ces dernières années. Mais, de notre côté, nous tirons encore annuellement du seul département de Meurthe-et-Moselle 14 à 15 millions de tonnes de minerai de fer, tandis que les mines du Nord et du Pas-de-Calais nous donnent 27 à 28 millions de tonnes de houille.

Les Allemands savent fort bien cela.

C'est la raison pour laquelle ils ne seraient pas fâchés de parachever l'œuvre commencée en 1870-71. L'Alsace-Lorraine ne leur suffit plus ; l'annexion des départements de la Meurthe-et-Moselle, du Nord et du Pas-de-Calais feraient maintenant tout à fait leur affaire.

Ils avouent que la brèche ouverte par Krupp, il y a quarante-cinq ans, a donné un essor immense au commerce allemand dans le monde ; la guerre de 1914-1915 avait pour but d'élargir tant soit peu la brèche. Elle s'élargit, en effet, mais, cette fois, c'est pour que nous y passions.

LA ROUVRAYE.

LES OPÉRATIONS RUSSES

Pétrograd. — (Communiqué du grand Etat-major). — Sur le front, à l'ouest du Niémen, nous avons remporté le 31 mars un succès essentiel sur les Allemands. Dans la région de Krasna, à l'ouest de Sinno, l'ennemi a entamé une rapide retraite obstinément pressé par nos troupes.

Dans les Carpathes, notre offensive continue avec des résultats très substantiels.

Nous avons atteint, le 30 mars, la région de Volia-Mitchova et Lutoviska.

Dans la région de Volia-Mitchova, nos troupes ont escaladé des escarpements de montagne presque à pic avec de la neige jusqu'aux reins, en combattant obstinément dans des forêts enchevêtrées de fils de fer. Elles ont délogé les Autrichiens pas à pas de leurs tranchées et se sont emparées d'une série de hauteurs fortifiées dont la chaîne principale est Veskid.

Dans la direction de Lovisko, malgré le feu violent de l'ennemi et la masse de neige, nous avons également délogé les Autrichiens de leurs positions, à l'ouest de Nasiezne et au sud-est de Dvernikow.

Le 30 mars, nous avons capturé dans les Carpathes plus de 80 officiers et 5.600 hommes, 4 canons, 14 mitrailleuses.

Dans la direction de Choting, plusieurs bataillons autrichiens qui occupaient une position fortifiée dans la région des villages de Szilowey et Malincy, ont été, le 30 mars, entourés par nos troupes et partiellement exterminés. Leurs débris, s'élevant à 1.500 hommes, ont été faits prisonniers.

LE TIMBRE « PRO PATRIA »

Le timbre humide portatif « Pro Patria » est constitué essentiellement par la devise « Pro Patria. »

A cette devise, les associations diverses et les particuliers peuvent en ajouter une autre de leur choix ; nous publions ci-dessous une liste de formules à titre d'indication. Les associations peuvent s'approprier le timbre en y inscrivant leur nom ; ce sera pour elles un puissant moyen de propagande.

Le timbre « Pro Patria » se prête à toutes les formes.

Le timbre se fait en « montre » fermée et en boîte, avec tampon à l'intérieur, ou en griffe, avec tampon séparé.

Le timbre se place sur tout objet supportant la publicité ; à l'intérieur et surtout à l'extérieur des lettres, sur les factures et acquits ; sur les prospectus ; sur les colis. L'imagination a libre carrière pour rechercher les emplacements les meilleurs.

Comme nous avons eu soin de le dire, le timbre « Pro Patria » dont nous ne revendiquons que l'idée n'est la propriété de personne. MM. les fabriquants peuvent donc l'établir et le vendre en toute liberté, sans autorisation ou redevance d'aucune sorte. Très volontiers, nous publierons les noms de ceux d'entre eux qui ont pris ou prendront cette initiative, cette publicité n'engageant en rien notre responsabilité, strictement limitée au lancement d'une idée très simple, mais dont la réalisation peut avoir les plus heureuses conséquences.

Nos lecteurs trouveront dans le Bottin la liste de fabricants de timbres : ils feront leur choix à leur gré. Plusieurs fabricants nous ont fait savoir qu'ils avaient établi des spécimen de timbres. Voici leurs adresses : MM. Paul Deguise, 148-150, rue Montmartre ; M. Favin, 18, passage du Caire ; B. Pruvost, 4, rue Chapon ; A. Sanglier, 23, rue Vivienne ; A. Siffert, 12, rue Fontaine-au-Roi ; Brulé, à Sceaux (Seine) et 18, passage Bourg-l'Abbé, à Paris ; M. Thibesard, 23, rue Vieille-du-Temple. Nous ne pouvons qu'engager leurs confrères de Paris et des départements à imiter leur exemple ou à s'adresser à eux ; ils permettront ainsi à nos amis de partout de leur adresser des commandes.

Légendes proposées.

La France lutte pour le droit.
Jusqu'au bout pour le droit.
La France défend le droit des peuples.
La cause de la France est celle de l'humanité.
Sans défaillance jusqu'à la victoire.
La nation et l'armée ne font qu'un.
Nous voulons la paix glorieuse, réparatrice et définitive.
En face de l'ennemi l'union de tous les citoyens s'impose.
La loi de trois ans est une loi de salut national.
A son héroïque armée, la France reconnaissante.
L'union nationale est la condition de la victoire.
En face du danger commun, la France est une et indivisible.
L'âme française est inébranlable dans son unité et dans sa foi.
Demain une France nouvelle transformée par le sang de ses fils.
L'histoire dira : Guillaume II le maudit.
Nos femmes outragées, nos vieillards et nos enfants assassinés crient vengeance.
Contre la barbarie destructive et impie organisons la croisade du droit et des armes.
Isolons l'Allemagne. Vive la France et ses alliés.

Un fabricant, M. Deguise, propose la légende si-dessous qu'il a établie ainsi :

PRO PATRIA
Jusqu'au bout
pour la France
et pour l'Humanité

Nous engageons vivement nos Comités et nos amis à se procurer au plus tôt et à faire connaître autour d'eux le Timbre « Pro Patria ». Il s'agit d'une dépense de plus minimes et des plus utiles.

Le Timbre « Pro Patria » ne peut être confondu avec les timbres de propagande comme celui de la Croix-Rouge, et il ne peut leur porter préjudice. Il est essentiellement gratuit. Tout possesseur d'un appareil en caoutchouc et d'un tampon peut le multiplier à l'infini dans la forme qu'il aura choisie.

« SUCCÈS PROCHAIN »

On a beaucoup remarqué que dans la lettre qui vient d'adresser au Président de la Société des Gens de Lettres, le général Joffre parle de la confiance inébranlable des troupes dans le « succès prochain ».

Nouvelles Diverses.

Sir Edward Grey, ministre des affaires étrangères, prenant trois semaines de vacances, M. Asquith, premier ministre, remplira les fonctions de ministre des affaires étrangères.

— Une jeune fille, Julienne David, âgée de vingt-deux ans, bonne à Pontoise, chez M. Ballagny, place Notre-Dame, a été trouvée morte hier dans une baignoire, à la suite d'une congestion.

— Un aiguilleur de la Compagnie de l'Est, M. Henri Matz, qui était de service au poste de la bifurcation des lignes de Paris à Strasbourg et de Paris à Reims, près de la gare de Changis-Saint-Jean, s'est laissé surprendre par un train allant dans la direction de Château-Thierry, la nuit dernière, vers une heure. Tamponné par la locomotive, le malheureux aiguilleur a été tué sur le coup.

— Descendu courageusement à une très basse altitude et bravant les shrapnells et les balles, un aviateur allié a lancé mardi cinq bombes explosives sur le bassin de Bruges, point terminus du Ship Canal et utilisé comme abri pour les sous-marins.

— L'Alemagne et l'Autriche, quand M. Vénizélos était encore au pouvoir, lui proposèrent une attaque commune avec la Bigarie contre la Serbie. M. Vénizélos répondit que la Grèce était un trop petit pays pour commettre une aussi grande infamie.

— Au Bourget, un ouvrier de l'usine électro-mécanique, M. Emile Sizaire, âgé de vingt-huit ans, ayant accidentellement heurté le pivot de la perceuse, a eu la tête littéralement arrachée.

— Mgr Menestes, évêque de Dijon, a succombé aujourd'hui aux suites d'une congestion du foie consécutive à une fièvre muqueuse. Il était né en 1856 à Lapluune (Lot-et-Garonne), et était évêque de Dijon depuis le 17 septembre 1911.

— A Senoches, une fillette de treize ans et demi, Marthe Lelaidier, est tombée dans un puits profond de 21 mètres et s'y est noyée.

— Durant la nuit dernière, plusieurs incendie dans le parc de Chambord. Il y avait quatre foyers, assez éloignés l'un de l'autre, à uneddistance moyenne de deux kilomètres du château. Cent hectares environ du bois ont été la proie des flammes.

— A Sargelles, une petite fille de trois ans vient d'être victime d'un odieux attentat de la part d'un journalier, Charles D..., âgé de quinze ans, qui a été écroué à la prison de Pontoise.

Nouvelles Locales et Régionales.

Nos ateliers étant fermés pour les fêtes de Pâques, l'INDÉPENDANT ne paraîtra pas lundi soir.

CE QU'IL NE FAUT PAS ENVOYER AUX PRISONNIERS

Dans bon nombre de camps de prisonniers en Allemagne les commandants se refusent à remettre certains objets à nos internés

Nous engageons les familles qui ont des leurs dans les gôoles allemandes de s'abstenir d'envoyer aux chers prisonniers les objets et aliments désignés ci-après :

Camp de Hameln : Outils, ciseaux, couteaux, fourchettes habillements civils, cravates, articles de toilette, rasoirs, limes à ongles.

(Les paquets destinés aux prisonniers qui ont été transférés dans un autre camp seront réexpédiés sans frais, les colis qui ne pourront pas être distribués seront retournés à l'expéditeur sans frais).

Camp de Konigsbruck : Vêtements civils, uniformes et cravates, cacao, tablettes de chocolat, marmelade et fruits sont admis s'ils sont envoyés d'un pays étranger, mais ils ne le sont pas s'ils sont achetés en Allemagne.

(Les colis sont renvoyés aux prisonniers qui sont transférés dans un autre camp, l'adresse exacte est essentielle).

Camp de Quedlinburg : Eau de Cologne, tabac, cigarettes, chocolat et livres anglais.

Camp de Celle : Les livres sont prohibés, mais on peut en envoyer par les soins de la Kommandantur, s'ils proviennent de libraires allemands.

(La réexpédition et le renvoi des colis aux prisonniers de guerre sont faits sans frais.

Camp de Friedberg : Livres en langue anglaise.

Camp de Wittenberg : Tabac, cigares et cigarettes.

Camp de Friedrishsfeld : Eau de Cologne, viande de conserve, poisson en conserve et li vres anglais, s'ils concernent la politique.

Camp d'Altengrabov : Eau de Cologne, tabac, cigares, cigarettes, pudding, fruits, viande et poisson en conserve, beurre, fromage, photographies et livres.

Camp de Wahn : Les livres de petites dimensions.

Camp de Senne : Tabac, cigares et cigarettes.

Camp de Crefeld : Les livres contre l'Allemagne ou qui contiennent des faits d'actualité.

Camp de Schneidemuih : Les livres imprimés en anglais concernant la politique et les uniformes.

Camp de Gustrow : Photographies et livres.

Camp de Soltau : Les livres, s'ils ont une tendance antiallemande.

Camp de Ruhleben : Les boissons alcooliques, la nourriture de luxe, la bière et le chocolat.

Camp de Torgau : Tabac, cigares, cigarettes et chocolat.

Camp de Burg (près de Magdebourg) : Puddings, s'ils doivent être cuits, et les fruits frais.

Camp de Doeberitz : Des vêtements civils, des livres, des fruits, des aliments de luxe.

Dans les camps de Osnabrück, Erfurt, Ohrdruff, Wurtzbourg, Zossen, Dobeln et Blankenburg, rien n'est prohibé.

LES MOBILISES DES CLASSES 1914 et 1915 et LES USINES

M. Bras, député, a demandé au ministre de la guerre : 1° Quel sera le sort des jeunes gens des classes 1914 et 1915 qui sont mobilisés dans les usines travaillant pour l'armée ; 2° S'ils seront libérés avec leur classe, ou s'ils feront, après le départ de leurs cama-

Quelques prisonniers boches faits aux derniers combats.